

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes des**

**Danielle Bassez
Jacques Lindecker**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DANIELLE BASSEZ
JACQUES LINDECKER
DENIS MONTEBELLO

CONTES ET LÉGENDES DES ANIMAUX MAGIQUES



La chouette



Gor



à sardine



NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DES ANIMAUX MAGIQUES

Par

*Danielle Bassez
Jacques Lindecker
Denis Montebello*

Contes choisis et préfacés par Claire Derouin

Illustrations de Benjamin Bachelier

Édition : NATHAN

ISBN : 209 282555-0

PRÉFACE

DU MYSTÉRIEUX, du fantastique, du merveilleux, du rigolo... Tous les genres sont réunis dans ce recueil d'histoires d'animaux. Qui sont-ils ? Pour la plupart, de petits spécimens ! Au premier abord, ils ne payent pas de mine. On les connaît tous : sardine, serpent, coq, pie... On se dit qu'ils n'ont rien d'exceptionnel. Une malheureuse sardine ? Un minuscule orvet ? Vraiment, pas de quoi fouetter un chat ! Tout juste d'insignifiantes bestioles. Et pourtant...

Et pourtant, que d'aventures ! Que de surprises ! À elles seules, ces petites bêtes-là valent au moins dix dragons, quinze chimères, vingt sphinx et trente centaures. Bref, en un mot : elles sont magiques ! Elles pétent le feu, brillent d'intelligence, débordent d'émotion, de tendresse et de fantaisie. Tu vas les adorer ! Même si certaines d'entre elles restent drôlement impressionnantes.

Alors, qui sont vraiment ces animaux magiques ? Pour y voir plus clair, on pourrait les classer par familles : les porte-bonheur, les sacrés, les comiques, les futés, les fidèles... Mais ils appartiennent tous à plusieurs catégories. Ils évoluent sans cesse, se révèlent doubles, multiples... Quand ils ne changent pas carrément de peau ou d'identité en plein milieu d'histoire ! Comme quoi, il ne faut pas se fier aux apparences !

Qui aurait pu croire qu'une Petite Moitié de Jau pouvait abriter un loup, un renard, une rivière et un nid de frelons au fond de son estomac. Comment imaginer, un seul instant, que les rossignols portent des yeux qui ne leur appartiennent pas. Et que les juments n'en étaient pas vraiment. Pour un peu, on en perdrait son latin, son bon sens et la laisse de son chien. Alors, pour la dernière fois, qui sont ces étranges bêtes de cirque qui n'en ont pas l'air ? Des monstres, oui

mais gentils ? Taratata !

Rien que des projections ! Le reflet de nos désirs. Le fruit de notre imagination. Autrefois, les hommes vivaient parmi les poules, les canards et les chevaux. Ou peut-être, était-ce l'inverse ? Toujours est-il qu'ils partageaient leurs journées. Parfois même leurs nuits. Ils passaient leur temps ensemble. Mais sans vraiment se causer, puisqu'ils ne parlaient pas la même langue. Au bout d'un moment, forcément, on commence à imaginer ce qui se passe dans la tête de ses cochons. On donne un nom de princesse à sa vache préférée. On rêve d'être délivré de sa prison-de-ferme par un cerf aux yeux de biche qui, trois cents mètres plus loin, se révèle être le prince de vos rêves. Voilà comment on transforme une bande de moineaux en cour royale, une pie voleuse en pie qui chante. Maintenant, tu es prévenu !

Claire Derouin



I

LA PETITE SARDINE

LES PÊCHES NE SONT PAS TOUJOURS MIRACULEUSES. Il arrive même que l'on passe des jours et des jours sans rien prendre. Alors on se retrouve un matin le ventre vide, aussi vide que le filet que l'on remonte. On n'a rien d'autre à donner à sa petite fille que ces mots :

— Tu as faim, c'est bien triste. Mais le boulanger ne veut plus nous faire crédit d'un seul pain. Le poisson est de plus en plus rare, et il ne se vend pas. Ton père demande partout du travail, mais il n'y a pas de travail. Quand il propose ses services, on lui dit qu'il est trop vieux, qu'on n'a pas besoin de lui. Toi, tu es jeune, Antonine, tu auras peut-être plus de chance.

Antonine écoute sa mère, elle cherche de l'ouvrage. D'abord dans son village de Chaucre, puis dans tous les villages de l'île, dans chaque maison. Elle s'offre à réparer les filets. Elle montre ses petites mains, qui restent malheureusement toujours vides.

L'île d'Oléron est grande, et la fillette n'en finit pas de proposer ses services. Enfin, elle arrive au port de La Cotinière, où un vieux pêcheur, examinant ses mains, conclut qu'elles travailleront bien et pour pas cher.

Antonine emporte les filets chez elle, où sa mère lui montrera comment les réparer.

Sa mère est bien à la maison, mais elle dort. Sans doute pour oublier sa misère, et parce qu'on lui a dit qu'un bon somme vaut un bon repas.

Antonine s'active comme elle peut, autant qu'elle peut, et sans faire de bruit. Et quand midi sonne au clocher du village, elle prie pour que les cloches s'envolent, pour que son ventre ne crie pas trop, pour que la faim ne réveille pas sa maman.

À deux heures, elle a fini de réparer son filet, elle court chercher ses vingt sous. Vingt sous, c'est son salaire. C'est aussi le prix d'un morceau de pain.

Cette fois, le boulanger lui donne une belle moitié de miche, et un sourire plus franc que d'habitude. Il l'appelle même Mademoiselle

Antonine.

Et c'est vrai qu'elle a l'air d'une demoiselle, avec son pain qui croustille, à la mie encore chaude, une demoiselle qui découvre son visage dans le miroir d'eau calme entre les rochers. Mais elle n'a pas l'habitude ni le temps de s'admirer. En revanche, elle s'attarde volontiers dans les rochers, où sous le tapis d'algues, dans les creux, se cache peut-être un crabe, un beau tourteau qui ferait un festin, avec le pain, qui serait une fête.

À onze heures du soir, il fait noir, et Antonine ne pense pas à sa mère qui s'inquiète. Elle contemple le trou d'eau dans les rochers, cherche des yeux la petite sardine qui est apparue tandis qu'elle guettait son tourteau, et puis a disparu.

L'eau est profonde, comme la nuit, où l'on voit briller les étoiles, et dans cette eau, soudain, Antonine aperçoit la petite sardine qui scintille, ses écailles bleues merveilleuses. Antonine contemple la nuit, elle l'écoute, et c'est une petite sardine qui parle, une petite sardine qui lui dit :

— Antonine ! Antonine ! Tu me vois ?

— Je te vois.

— Tu m'entends, Antonine ?

— Je t'entends, petite sardine.

— Qu'attends-tu ? Que veux-tu ?

— Oh ! je suis bien malheureuse : j'ai réussi à gagner un peu de pain, mais je n'ai rien à manger avec. Or je me suis dit, en passant, qu'il y avait sûrement un crabe de caché sous les algues, dans un creux, que mes pauvres parents seraient heureux de me voir revenir avec ma moitié de miche et mon beau tourteau.

— Écoute-moi bien, Antonine, et fais comme je te dis. Rentre chez toi. Tape trois coups sur la table avec le petit bâton que voici. Tout ce que tu demanderas, pour toi et pour les tiens, tu l'auras. Et si tu souhaites mon aide, viens quand tu veux : je serai là.

Antonine rentre chez elle, trouve ses parents en pleurs :

— On te cherchait partout. Où étais-tu passée ?

— J'ai réparé un filet, j'ai gagné vingt sous et j'ai acheté du pain avec. Puis je suis allée dans les rochers pour essayer d'attraper un crabe. Là, dans un trou d'eau, j'ai vu une petite sardine qui brillait. Elle avait des reflets bleus merveilleux. Elle m'a parlé. Elle m'a dit de taper sur la table avec ce bâton, que j'aurais tout ce que je voudrais.

— Essaie donc, dit le père, demande avec ton bâton une bonne soupe et du lard !

La petite fille tape trois fois, et une bonne soupe fumante apparaît sur la table, avec du lard et du fromage.

La nuit est comme la mer, elle noie tout, les joies comme les peines. Elle efface les traces de l'attente, fait oublier le temps. Et quand on va

se coucher, après ce bon repas, on ne sait pas quelle heure il est, ni de quoi sera fait demain.

Le lendemain, on mange les restes du souper. Le père dit :

— Si seulement on avait un bon coup de vin à boire ! C'est ça qui me ferait plaisir !

Aussitôt on entend un bruit du côté du chai, un bruit de roues sur le gravier, de quelque chose de lourd qui roule, que l'on roule. Antonine se lève prestement, colle son nez à la vitre, écarte la buée : par la porte entrouverte du chai, on aperçoit une barrique, avec un robinet. Elle court tirer du vin, en rapporte un pichet à son père.

Sa mère tend son verre. Elle goûte ce vin qui coule de si belle couleur, en apprécie la fraîcheur. On dirait une source, une source qui réchauffe. Mieux que la soupe. Et qui, plus que la soupe, paraît inépuisable.

L'euphorie envahit la maison : on rêve soudain d'abondance, de richesses qui ne tariraient jamais.

Le père ne maudit plus l'avare océan, il ne voit plus que la mer aimante, qui dans son infinie générosité prodigue les bienfaits.

— Antonine, lui dit sa maman, je n'aimerais pas que tu retournes dans tes rochers. Ils sont tellement glissants, avec toutes ces algues, tu pourrais te faire mal. Et quand ma petite fille a mal, tu sais comment je suis, je souffre avec elle. Elle a beau être éloignée de moi, je sens sa douleur comme si elle était tout près, comme si c'était la mienne.

— On t'aime tellement, poursuit le père, on a tellement peur qu'il t'arrive malheur. Surtout ta mère, elle est toujours inquiète quand elle te sait loin, toute seule, comme hier soir. Elle était morte d'angoisse.

— Oui, approuve la mère, et je ne voudrais pas connaître ça à nouveau ce soir...

— Non, maman, proteste Antonine, ce soir tu dormiras tranquille, ce soir je me coucherai tôt.

— Pourtant, reprend la maman, si j'ai bien compris ton histoire, la petite sardine t'a dit de venir quand tu voudrais, de lui demander ce que tu souhaiterais. Va donc lui demander des vêtements, nous n'avons plus rien à nous mettre. Mais fais bien attention à toi, évite de glisser sur les rochers. Tu sais que j'en mourrais.

Antonine retourne à ses rochers, à ce qu'elle appelle, quand elle y songe – et elle y songe sans cesse –, la *mare*.

La *mare* est profonde, comme la nuit, et il y a là, qui brille, une petite sardine qu'elle connaît bien, et qui la reconnaît :

— Antonine ! Antonine ! Tu me vois ?

— Je vois des écailles qui brillent, des reflets bleus merveilleux.

— Je suis dans mon petit *pertuis*(1). Antonine, que veux-tu ?

— Des vêtements. Nous n'avons plus rien à nous mettre.

— Rentre chez toi, tu trouveras autant de vêtements que tu veux.

Quand elle revient chez elle, il fait à peine nuit et ses parents sont endormis : son père est allé se coucher et sa mère s'est assoupie sur sa chaise.

Le lendemain matin, quand on ouvre les yeux, on découvre des habits sur le lit, de magnifiques habits. Il y en a sur les chaises, dans le placard, il y en a partout.

Antonine dort encore, sa mère la secoue :

— Regarde, Antonine, regarde ces beaux habits que tu nous as obtenus. Ils sont splendides, n'est-ce pas ? Surtout cette robe-là. Tu ne trouves pas qu'elle me va à ravir, que j'ai l'air d'une dame ?

— Oh ! si, maman, tu es très belle, et la petite sardine est très gentille. Mais j'ai mal dormi, cette nuit, tout le temps une étoile brillait, et elle me parlait.

— C'est ta chandelle, petite étourdie, tu as oublié de l'éteindre.

— Je pensais aux vêtements que j'avais demandés, maman, j'y ai pensé toute la nuit.

— Ne me dis pas que tu es fatiguée. Il fait jour. Il est l'heure de se lever. Et tous ces beaux habits, il faut les ranger.

— Oui, maman, j'arrive.

— C'est bien. Mais tu vois, Antonine, ces beaux habits, eh bien ! Je ne sais pas où les mettre. Notre maison est si petite. Si pauvre. Jamais on n'aura la place de les ranger. Qu'en penses-tu, Antonine ?

— Je ne sais pas, maman, je ferai comme tu voudras.

— Bien. Tu iras donc voir ta petite sardine et tu lui demanderas une belle maison, pour ranger tous ces beaux habits. Mais fais attention, tu sais que ta maman qui t'aime tremble toujours pour toi.

— Un accident est si vite arrivé...

— Oui, tu me tuerais.

Antonine retourne à ses rochers, à sa mare. Une mare, se dit-elle en évitant de glisser sur les algues, c'est la mer en plus petit, c'est la mer en plus noir, et dans ce noir une seule étoile brille. Elle ne brille que pour elle.

— Antonine ! Antonine ! Tu me vois ?

— Je ne vois que toi.

— Je suis dans mon petit *pertuis*, Antonine. Que veux-tu ?

— Les vêtements sont si nombreux, et notre maison est si petite.

— Ils sont si riches, et elle est si pauvre. C'est cela ? C'est une belle maison que tu veux ?

— Oui, c'est cela qui ferait plaisir à ma maman.

— Retourne chez toi, Antonine, et dors bien. Demain tu te réveilleras dans une belle maison.

Le lendemain, lorsque Antonine ouvre les yeux, elle découvre qu'elle a dormi dans un grand lit, dans une belle chambre. Et lorsqu'elle ouvre les rideaux de sa chambre, elle découvre qu'elle habite

maintenant dans un château, avec un parc autour. Dans le château on s'active, on prépare le réveillon de Noël. Et dans le parc une voiture attend, les chevaux piaffent.

La voiture les emmène en ville, ses parents et elle. Sa mère a mis sa belle robe, elle ressemble à une dame. Quant à son père, que personne ne connaît – ou plutôt ne reconnaît – à Saint-Pierre, il salue tout le monde.

Le ciel est bleu en cette veille de Noël, mais le froid est vif. Un mendiant qui grelotte sous ses loques s'approche de la dame et tend la main :

— J'ai froid, madame, j'ai faim : aidez-moi, par pitié.

— Laisse-moi passer, miséreux, ôte-toi de mon chemin. Je n'ai pas de temps à perdre avec toi !

Et elle ne lui donne pas la moindre pièce, pas le plus petit sou.

Le réveillon est comme un rêve éveillé, une fête pour les yeux et pour le palais.

Le réveil est d'autant plus brutal, quand ils ouvrent les yeux sur leur pauvre maison, et qu'ils ne découvrent, à la place des beaux habits, que leurs vieux vêtements.

— Il faut que tu y ailles, Antonine, que tu lui demandes. Dépêche-toi !

Antonine retourne à ses rochers, elle interroge la *mare*. Mais la nuit se tait, la petite sardine ne brille pas.

— Petite sardine, où es-tu ?

— Je suis dans mon petit *pertuis*. Tu ne me vois pas ?

— Non. Je cherche la lumière.

— C'est pourtant facile à comprendre.

— Éclaire-moi, je t'en prie.

— Demande à ta mère, elle t'expliquera.

— Ma mère pleure ses beaux vêtements, elle cherche son château.

— Ta mère n'est pas généreuse. Hier, quand elle faisait ses courses pour le réveillon, un mendiant l'a abordée. Tu t'en souviens, Antonine. Ce mendiant qu'elle n'a pas voulu secourir, c'était moi. Moi qui vous avais tout donné. Eh bien ! j'ai voulu vous punir, je vous ai tout enlevé. Mais comme je t'aime bien, Antonine, et que je n'en veux pas à ton père, je vous laisserai une petite ferme, avec une vache, un cochon et quelques brebis. Voilà pour vous. Vous travaillerez, et vous aurez juste de quoi manger.

La voix s'éteignit. Antonine appela, chercha en vain la petite sardine.

La nuit recouvrit les rochers, noya tout, même les plus beaux souvenirs.

Antonine oubliait la mare – du moins le croyait-elle –, quand elle entendit au marché une étrange histoire. Des gens d'Oléron – il y avait parmi eux un gardien de phare – racontaient à la marchande de fromages qu'ils voyaient parfois, et de plus en plus souvent, un beau bateau doré.

— Si on avait été dans le désert, disait un homme qui avait beaucoup voyagé, on aurait pu croire à un mirage. Mais là, si près du rivage, c'était un rêve qu'on pouvait presque toucher.

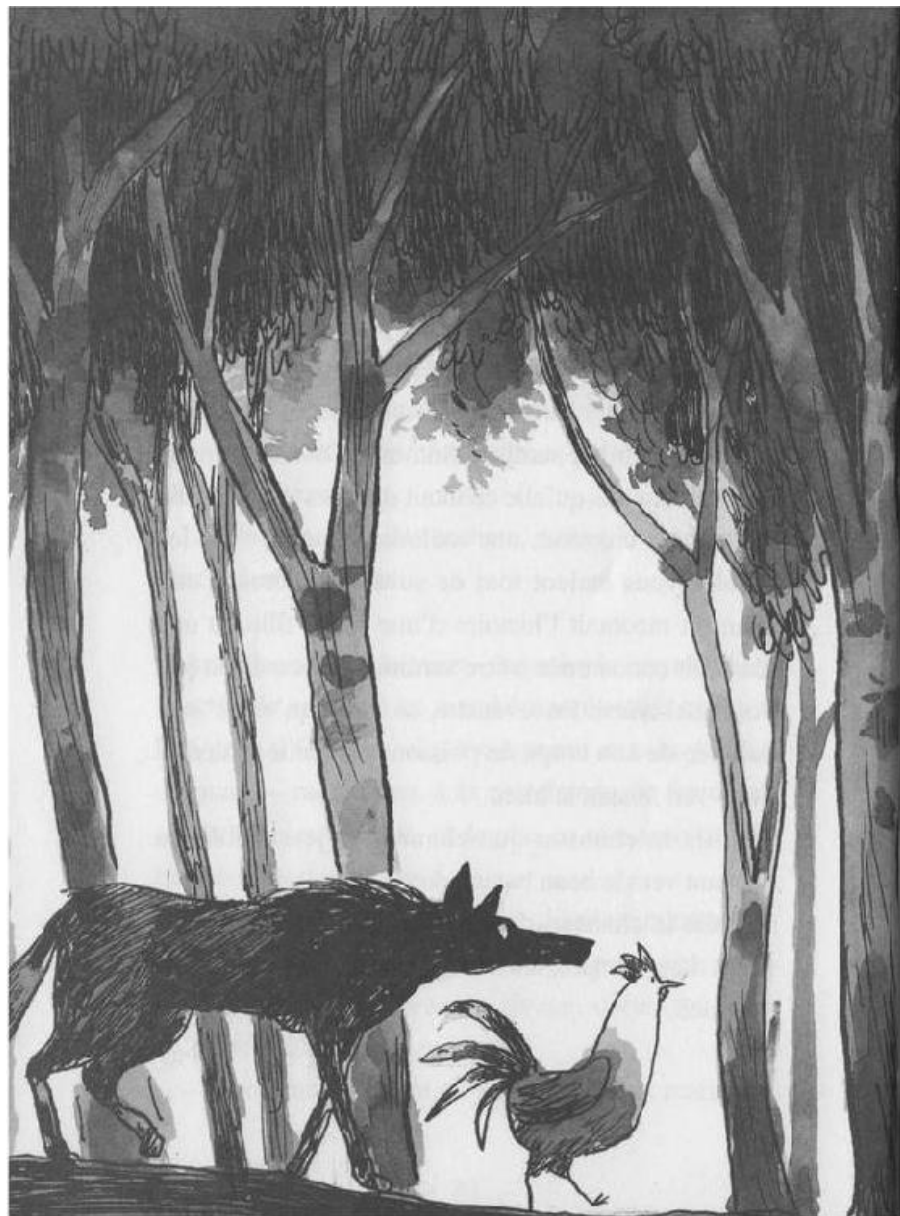
— Ce bateau, pourtant, objectait un vieux marin, ne se laissait pas approcher. Et il ne venait jamais mouiller dans un port.

Quelques jours plus tard, Antonine se promenait en suivant la dune, quand elle aperçut au large le beau bateau doré. Elle vit aussi une jeune fille dans les rochers. Elle la vit plonger et nager jusqu'au bateau. Elle la vit monter à bord du bateau, disparaître avec lui.

C'était la petite sardine. Antonine l'avait reconnue à sa voix, tandis qu'elle chantait dans les vagues. Elle chantait sa chanson, une mélodie étrange, dont les paroles vous étaient tout de suite familières. Cette chanson racontait l'histoire d'une jeune fille qu'une fée avait condamnée à être sardine. Elle ne disait pas pour quel crime. En revanche, on savait qu'elle s'était délivrée de son corps de poisson – de cette malédiction –, en faisant le bien.

Voilà la chanson que chantait la jeune fille en nageant vers le beau bateau doré.

Voilà la chanson que chantait Antonine en plongeant dans la mare, dans la nuit, autrement dit dans le sommeil.



II

LA PETITE MOITIÉ DE JAU

LE COQ, EN POITOU, ON NE CONNAÎT PAS. Du moins sous ce nom. S'il est nain, un de ces coqs nains qui bombent les plumes et qu'un rien ébouriffe, on l'appelle *pompét*. *Voyez-moi ce pompét*, on dit, et on parle aussi bien des hommes petits qui se redressent et vous regardent du haut de leurs trois pommes.

L'autre coq, le grand, celui qui tourne en girouette, ou qui court sur le terrain, quand la France affronte au rugby une des quatre nations du fameux tournoi, celui-là, c'est le jau.

Le jau rythme la vie des gens. Parfois il la dérange, lorsqu'il chante trop tôt, ou toutes les deux minutes. Parfois il l'égaie. Ainsi, pour oublier les rudes travaux des champs, ou pour occuper, parce que la télévision n'existe pas, les longues soirées d'hiver, on dit une histoire. Comme celle – que je vais vous raconter – de la petite moitié de jau.

Il était une fois un homme très pauvre. Il ne possédait rien, que ses deux fils, et il n'avait rien à leur donner, qu'un œuf. Un œuf pour deux. Il décida donc de le partager. Le premier fit cuire sa moitié d'œuf et la mangea. Quant au second, il prit la sienne et il se mit à la couvrir. Et à force de couvrir sa moitié d'œuf, la moitié de coquille se brisa, une moitié de jau en sortit : notre histoire pouvait commencer.

Un jour, la petite moitié de jau picorait dans la cour. C'était une petite cour, comme la ferme, on en avait vite fait le tour. Et quand on en a fait le tour, on va voir ailleurs, on prend le premier chemin. Il en passait un, justement, devant la ferme. Il allait, comme tous les chemins, à Rome. Ou à Poitiers. La petite moitié de jau ne se posait pas la question, elle le suivait, poussant du bec la pierre, fouillant la terre, autrement dit accomplissant ce que la nature lui commandait.

Le chemin était vieux. Il était vieux comme un chemin. Et, comme les vieux chemins, il en avait vu des histoires, il en aurait des kilomètres à raconter. Mais il perdait un peu la mémoire, il fallait l'aider à retrouver ses souvenirs. C'est ce que faisait sans le savoir la

petite moitié de jau, quand elle trouva, dans la terre qu'elle remuait, un coffre.

Un coffre, lorsqu'on est un coq, et qui plus est une petite moitié de jau, cela ne vous dit rien. Cela ne se mange pas, on a beau explorer du bec, percer avec ses yeux, cinq mille pièces d'or, cela ne vous intéresse pas.

En revanche, cinq mille pièces d'or, cela ferait la fortune, le bonheur de votre maître : vous courez donc lui porter le trésor.

Hélas, le coffre était bien trop gros, bien trop lourd pour la petite moitié de jau, et un homme qui marchait sur le chemin s'en aperçut. Il lui proposa de l'aide, lui offrit ses bras, et disparut avec le coffre !

Vous imaginez la déception de celui qui racontait sa mésaventure, la colère de celui à qui il la racontait.

— Il faut que tu coures après, disait le fils qui avait couvé sa moitié d'œuf, cours bien vite après, et puis tâche de te le faire donner !

Voilà la petite moitié de jau qui court après l'homme qui lui a pris son coffre. En chemin, elle rencontre un loup. Le loup rongait des os, il lui demande :

— Où vas-tu, petite moitié de jau ?

— Suis-moi, tu le sauras !

Quand ils sont loin, bien loin, bien loin, le loup ne peut plus avancer, il est épuisé :

— Petite moitié de jau, je ne peux plus te suivre, je suis trop fatigué !

— Eh bien ! rentre dans mon ventre, je te porterai.

Le chemin chemine, et la petite moitié de jau rencontre maintenant le renard :

— Où vas-tu, petite moitié de jau ?

— Suis-moi, tu le sauras.

Il ne la suit pas longtemps.

— Petite moitié de jau, soupire le renard, je n'en peux plus, je m'arrête là.

— Eh bien ! rentre dans mon ventre, je te porterai.

À Lussac-les-Châteaux, la vallée est superbe, où coule la Vienne. Où elle avance, large et limpide, entre une double rangée d'élégants peupliers et de vergnes – d'aulnes – au feuillage sombre.

Quand la Vienne aperçoit la petite moitié de jau, elle l'interpelle :

— Où vas-tu, petite moitié de jau ?

— Suis-moi, tu le sauras.

Très vite la rivière est lasse, très vite elle l'appelle :

— Petite moitié de jau, tu peux continuer sans moi. Courir ainsi n'est plus de mon âge.

— Eh bien ! rentre dans mon ventre, je te porterai ! Dans la forêt de Poitiers il y a un chêne, et dans ce chêne il y a un nid de frelons. Les

frelons aperçoivent la petite moitié de jau :

— Où vas-tu, petite moitié de jau ?

— Venez avec moi, vous le saurez !

Tous les frelons accompagnent la petite moitié de jau. Cela fait du monde sur le chemin, un bruit qui enfle et tout de suite retombe.

— On est las, petite moitié de jau, c'est fou ce qu'on est las. Va ton chemin, ne nous attends pas.

— Eh bien ! rentrez dans mon ventre, je vous porterai ! La petite moitié de jau est enfin à Poitiers, chez l'homme qui lui a dérobé son coffre.

— Cocoricu ! Cocoricu ! Rends-moi mes écus !

— Ah ! mon Dieu ! dit le voleur à sa femme, comment ferons-nous ? Faut tâcher de la tuer, cette petite moitié de jau ! Faut la mettre à coucher avec nos mulets, qui la piétineront, jusqu'à ce qu'elle soit morte.

— Regarde la *chétive*(2), regarde comme elle nous regarde.

— On va voir ce qu'on va voir. Attrape-la.

La femme attrape la petite moitié de jau, la jette dans l'écurie où les mulets, effrayés et furieux, tapent, tapent...

— Loup, loup, si tu ne sors pas de mon ventre, nous sommes perdus, tous !

Le loup aussitôt sort de son ventre, égorge l'un après l'autre les mulets.

L'homme et la femme s'endorment facilement, ils passent une bonne nuit. Ils se lèvent tard, et, pour bien commencer la journée, ils vont à l'écurie, voir ce qui reste de la petite moitié de jau. Les mulets en auront fait de la bouillie, c'est certain, elle ne viendra plus leur réclamer le coffre.

Quand ils ouvrent la porte de l'écurie, ils découvrent les mulets morts, les pattes en l'air et le cou mangé. Ils braillent :

— Ah ! Qu'elle est *chétive* ! Qu'elle est *chétive* !

— Que nous avons du malheur ! Que nous avons du malheur !

— Qu'est-ce que nous en ferons ? Qu'est-ce que nous ferons de cette petite moitié de jau ?

— Allons ! Faut la mettre à coucher avec nos dindons ! Des bêtes qui sont *chétives* comme elle, qui la piqueront, qui la piqueront...

Ils mettent la petite moitié de jau avec les dindons, et les dindons se ruent, ils piquent, ils vont la tuer...

— Renard, renard, si tu ne sors pas de mon ventre, nous sommes perdus !

Le renard sort de son ventre, et il fait un grand massacre de dindons, pas un n'en réchappe.

Le matin, l'homme et la femme vont au poulailler. Et ce qu'ils voient, quand ils poussent la porte, leur arrache des cris :

— Ah ! que nous avons donc du malheur ! Et cette petite moitié de jau, qu'est-ce que nous allons en faire ? Qu'est-ce que nous pouvons faire pour la tuer ?

— Faut chauffer le four, dit la femme, faut le chauffer bien chaud ! Et puis nous la jetterons dedans !

Quand le four est bien chaud, l'homme empoigne la petite moitié de jau, la pousse au fond, comme tarte à cuire.

— Vienne, Vienne, Vienne, si tu ne sors pas de mon ventre, nous sommes perdus !

La Vienne sort de son ventre, des flots, des flots, des flots, le four est noyé, le four est emporté. Les voleurs se lamentent :

— Qu'est-ce que nous en ferons ? Qu'est-ce que nous en ferons ?

— Ah ! je sais, dit la femme, nous la mettrons au lit avec nous, entre nous, et nous pousserons, et nous la presserons, et cette petite moitié de jau finira étouffée.

— Et nous pourrions dormir tranquilles, enfin !

Ils mettent donc la petite moitié de jau dans leur lit, entre eux deux, et ils poussent, ils poussent...

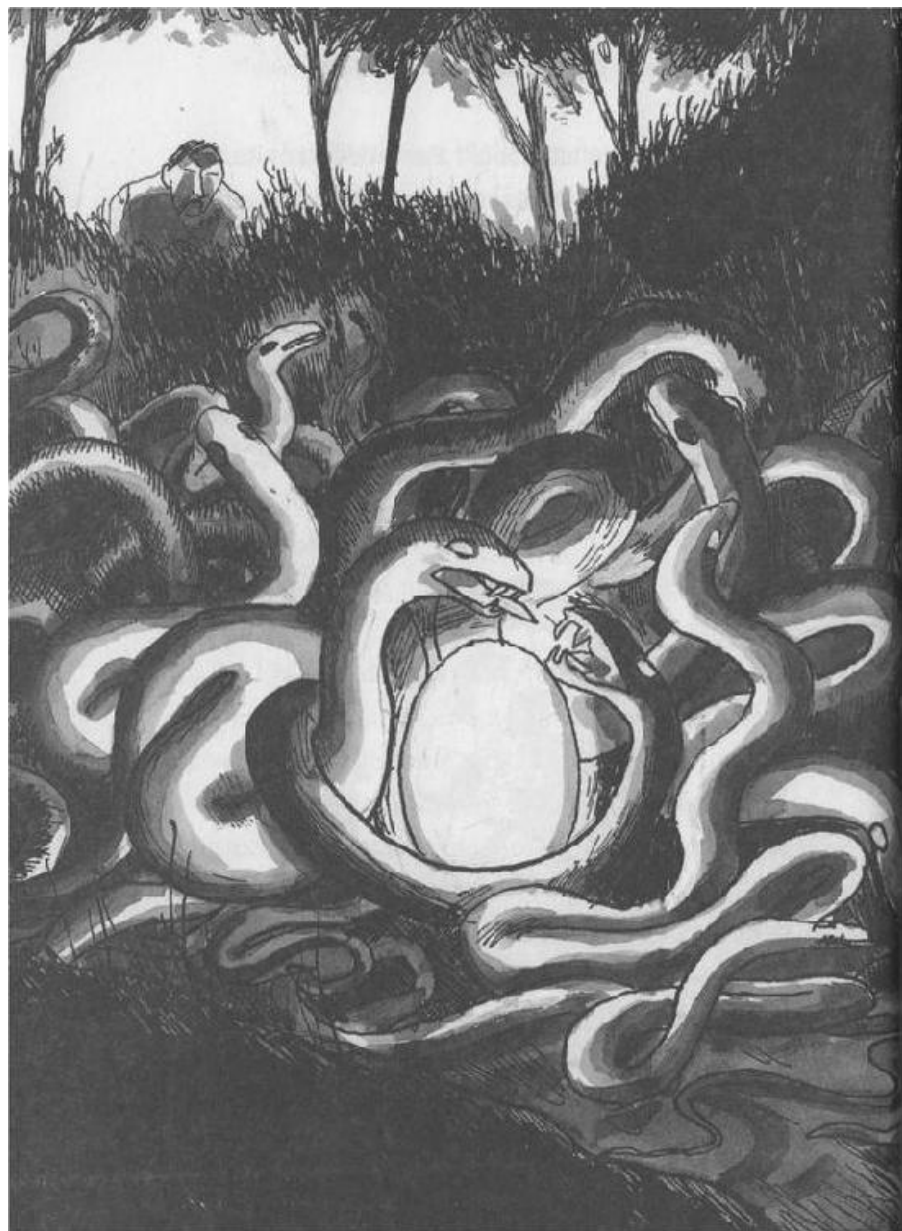
— Frelons, frelons, si vous ne sortez pas de mon ventre, vous et moi nous sommes perdus. Sortez vite !

Les frelons sortent de son ventre, ils attaquent, les oreilles, le nez, ils rentrent partout.

— Femme, femme, rends-lui son coffre, ses écus, qu'il les emporte au diable ! Par pitié, fais vite.

La petite moitié de jau récupère son coffre, et, pour que le triomphe soit complet, elle donne l'ordre au voleur de le rapporter lui-même, par le même chemin. Les frelons, à qui la victoire a redonné des ailes, l'escortent : ils ne le lâcheront que lorsqu'il aura remis, en mains propres, cet or à son propriétaire, le maître de la petite moitié de jau.





III

L'ŒUF DES SERPENTS

LA LUNE EST À SON PLEIN. Des yeux creusent sa face, sa bouche semble lancer un cri. Elle luit comme un bouclier.

Sous le couvert des arbres, Gor s'appuie au flanc de son cheval. L'ombre le protège. Il voit sans être vu. Devant lui, la berge sableuse, plantée de roseaux, puis l'eau moirée, et juste en face, l'île.

Ainsi le disaient les druides : « Il est une île au milieu d'un lac, une butte jonchée de pierres étranges, de rondes coquilles, aussi poreuses que l'os. Quand la lune est pleine, il s'y fait des prodiges... »

Gor a longtemps cherché ce paysage. Il a parcouru le Pays des étangs aux buttes nombreuses, a franchi sur son cheval des eaux peu profondes, abordé sur des îles plates. Aucune n'était conforme à la description des druides. Et dans les mesures, pourtant peu avares de récits fantastiques, on n'avait ouï parler de pareils prodiges. Il reprit donc sa route vers l'est, de lacs en étangs, jusqu'à la région maudite de Boulaise où le sol des forêts est si détrempé que le pied du cheval s'y enfonce et qu'on y entend crier des enfants engloutis. Enfin, il parvint dans une contrée de mares, de creux d'eau. Et des rives d'un lac plus vaste, il vit se dresser devant lui « l'île ». Une barque unique était tirée sur le sable. Personne aux alentours. Il chercha son propriétaire et le trouva, loin des berges, déjà barricadé dans sa tanière, déjà tremblant.

— Nous voici à la pleine lune, déclara de mauvaise grâce le pêcheur. Chaque année, sur cette île blanche comme un crâne, on entend ce qu'il ne faudrait pas entendre. Mieux vaut alors ne pas voir ce qu'il y a à voir.

Le pêcheur parlait par énigmes. Gor voulut en savoir plus. Mais l'homme ne desserrait plus les dents.

— Au moins, prête-moi ta barque, demanda Gor.

— À ton aise, répondit le pêcheur.

Et il se renferma dans son mutisme.

Gor se colle à son cheval. Sa chaleur le rassure. Il a noirci son

visage, enduit ses longs cheveux de glaise. La lune se hisse dans le ciel, telle une enclume de métal blanc. Elle fronce des sourcils de colère, ouvre une bouche de fureur. Sa lumière se répand sur le lac. Quand elle sera à son zénith, on y verra comme en plein jour.

Soudain, le cheval bronche. Gor, lui, n'a rien entendu. Pourtant, on dirait un frisson, les roseaux frémissent. L'eau clapote, sans le moindre souffle de vent. Il est temps. Gor assure le poignard à sa ceinture, s'enroule dans son vaste manteau sombre et quitte l'abri des arbres. Il traverse la berge et va se glisser sous les peaux de loup entassées dans la barque.

L'eau remue, grouille de vagues écailleuses, des formes crissent le long de la barque. L'air retentit de sifflements. Puis la houle s'apaise. Gor soulève les peaux, glisse un œil : la surface du lac est à nouveau étale, mais là-bas, on dirait qu'une vague noire monte à l'assaut de l'île. Gor s'empare des avirons et doucement, sans faire gicler la moindre goutte, pousse l'embarcation vers le centre du lac.

Il accoste. Le bruit devient assourdissant : un faisceau de sifflements qui déchirent les airs. À l'aplomb de l'île, l'astre est un disque en fusion qui verse sa lumière. La butte scintille comme un os. Ses flancs sont semés de coquilles, de fossiles pustuleux. Gor, qui a mis pied à terre, les écrase à chaque pas. Là-haut, un buisson sifflant ondule sous la lune. Des serpents de toutes tailles, dorés, mouchetés, tachés de noir ou de pourpre s'étreignent, se nouent, dardent leur langue. De leurs gueules s'échappe une bave bouillonnante, ils sécrètent une substance translucide qui peu à peu se fond, se coagule, prend l'apparence d'une boule lumineuse. Ils la projettent en l'air, elle danse au bout de leurs sifflements telle une pomme sur un jet d'eau. En quelques enjambées, Gor rejoint le sommet, juste en dessous de la couronne mouvante. Les serpents sont trop absorbés dans leur tâche pour l'apercevoir. Il dénoue le filet qu'il portait à l'épaule, le lance à la manière d'un épervier(3), d'un coup sec le rabat sur le fruit merveilleux, et le ramène. Aussitôt, avec sa charge au bout du bras, il dévale la pente dans un fracas de coques écrasées, se jette dans sa barque, sur les rames. Derrière lui, c'est le désarroi. Il le met à profit. La stupeur des serpents ne durera pas longtemps. Un instant estompée, la vague des sifflements enfle soudain, le pourchasse. Le sang bat à ses tempes, Gor entend les paroles des druides : « Celui qui a ravi l'œuf des serpents, qu'il fuie à cheval, et ne mette pied à terre avant qu'ils ne soient épuisés... » Enfin, voici l'autre rive, il franchit la berge, il lui semble que des langues lèchent ses talons, d'un coup de poignard il tranche la longe qui retenait le cheval, s'agrippe à sa crinière et part au galop. Il plonge dans les buissons, zigzague à travers les futaies. Aplati sur

l'encolure, il voit arriver sur lui à toute vitesse des troncs qui s'écartent au dernier instant. Au bout d'un long moment, son cheval ralentit l'allure, s'apaise. Gor prête l'oreille. On ne perçoit plus rien. La nuit semble se détendre. La forêt s'ouvre sur une plaine nue et tranquille. En son centre, Gor arrête sa monture, sort du filet l'objet de son rapt et le présente à la lune : c'est un œuf luminescent, de belle taille, strié de nervures et couvert de cupules comme on voit aux bras des poulpes, aux dires des marins. Gor le fait miroiter au bout de ses doigts, il jouit sans se lasser de sa transparence opaline. Puis il ouvre pour le ranger la sacoche qu'il garde à sa ceinture. Ce faisant, il heurte sa dague. À peine touché par l'œuf, le manche étincelle. Gor tire la lame de sa gaine : elle brille d'un éclat de gemme. Il éprouve le pouvoir de son talisman sur ses larges bracelets de fer : les voici de métal précieux. Et le torque⁽⁴⁾ qu'il porte au cou se change en tresse d'or et d'argent. Alors, il enfouit l'œuf magique dans la sacoche, s'enroule dans son manteau, et prend la route du nord.

Bien des jours plus tard, Gor parvient en vue d'une place forte. Il a chevauché sans peine, tout ce temps. Durant son voyage, les portes des masures se sont ouvertes devant lui. Pour payer ses hôtes, il lui a suffi d'effleurer leurs pauvres outils, leurs pauvres vaisselles. À son départ, les paysans baisaient le bas de ses braies, les enfants dansaient sur le chemin derrière son cheval. Il a poursuivi sa route jusqu'au camp fortifié du roi Luer. L'enceinte de rondins se dresse sur un talus cerné d'un fossé. Appuyés sur leurs longues épées, de puissants guerriers se tiennent en faction. Gor tire son cheval par la bride, il s'apprête à demander l'entrée. Mais le géant qui garde le pont s'efface. Et à son tour celui qui barre la porte. Gor avance sans mot dire dans ce camp qui semble l'attendre. Dans la première cour, il laisse son cheval. Dans la seconde, on lui fait escorte. Les portières de cuir se soulèvent à son passage, se rabattent derrière lui. Il traverse des salles occupées par des seigneurs vêtus de fourrures. Une dernière portière enfin, il parvient dans une salle spacieuse où siège, en noble compagnie, un solide vieillard. Alors qu'il met genou à terre, le roi Luer vient à sa rencontre, lui donne l'accolade, l'entraîne et le fait asseoir à ses côtés. À son invite, Gor prend la parole :

— Seigneur Roi, dit-il, je suis en possession d'un objet fabuleux, indigne d'un guerrier de dernier rang tel que moi. Je m'en suis emparé par défi. Il est à toi. Fais venir un plateau de fer, je te montrerai son pouvoir.

Le roi sourit et fait un signe. Gor défait de sa ceinture le sac de cuir et sur le plateau qu'on vient d'apporter dépose l'œuf merveilleux. Aussitôt, le triste métal se change en une roue d'argent qui luit d'un éclat laiteux. Autour de lui, Gor entend une rumeur, des exclamations. Le roi n'a pas cessé de sourire. Il n'a pas bougé.

— Gor, fait-il enfin, tu as du courage et de la droiture. Tu n'es pas indigne de ta conquête et ton présent m'honore. Il a d'autres pouvoirs, hormis celui dont tu viens de faire la démonstration. Sans doute t'en es-tu aperçu, puisque tu es parvenu jusqu'à moi sans encombre et que te voilà assis à ma droite. Il ouvre toutes les portes et donne la faveur des rois. En outre, il délie la langue et permet l'art de la parole. Qui le possède détient richesse et puissance.

« Pourtant, c'est un talisman redoutable. Souffre qu'avant de l'accepter, je prenne le temps de la réflexion. En attendant, va te restaurer.

Au moment où Gor se lève, le roi l'arrête :

— Un instant, ami. Cet œuf merveilleux, le laisserons-nous au milieu de la salle, à portée de n'importe quelle main ? Range-le, le temps que je décide.

Quelques jours passent durant lesquels Gor festoie à volonté. Des seigneurs orgueilleux recherchent sa compagnie, se courbent devant lui. Puis le roi le fait rappeler.

— Seigneur Gor, avec ce talisman, tu as le pouvoir de corrompre qui tu veux. Tu peux même me détrôner si cela te plaît et prendre ma place. Dois-je me défier de toi ?

« Si j'accepte ton présent, mes bons compagnons ne seront-ils pas tentés de s'en emparer ? Devrai-je sans cesse les soupçonner ?

« Et toi-même, si tu le gardes, à qui feras-tu confiance ? Ne penses-tu pas que la jalousie et le meurtre se lanceront à ta poursuite ? Où trouveras-tu refuge ?

« Cet œuf est un poison. En sortiront les serpents de l'envie, de la haine, de la cupidité.

« Quant à moi, j'ai rêvé pour mon peuple de richesses d'une autre nature et, pour moi-même, d'un destin plus serein.

Et le roi se tait.

On n'entend plus que le silence. Puis Gor prend la parole :

— Seigneur Luer, tu es un sage. Que me conseilles-tu ?

— Toi-même tu es fait d'un métal clair, Seigneur Gor. Remporte cet objet, va-t'en le rendre où tu l'as pris. Jette-le dans le lac. L'œuf des serpents doit y rester à jamais enfoui.

« Une fois ta mission accomplie, reviens auprès de moi. J'ai besoin à mes côtés d'hommes à l'âme droite.

Gor chemina donc vers le sud, et fit ce qui avait été décidé. Dans les parages du lac, il s'arrêta un moment chez le pêcheur. Pour la dernière fois, il usa des pouvoirs magiques du talisman et tout ce qu'il y avait de ferraille dans la pauvre mesure se mit à étinceler. Il se rendit ensuite sur la rive, plaça l'œuf dans une fronde et le lança aussi loin

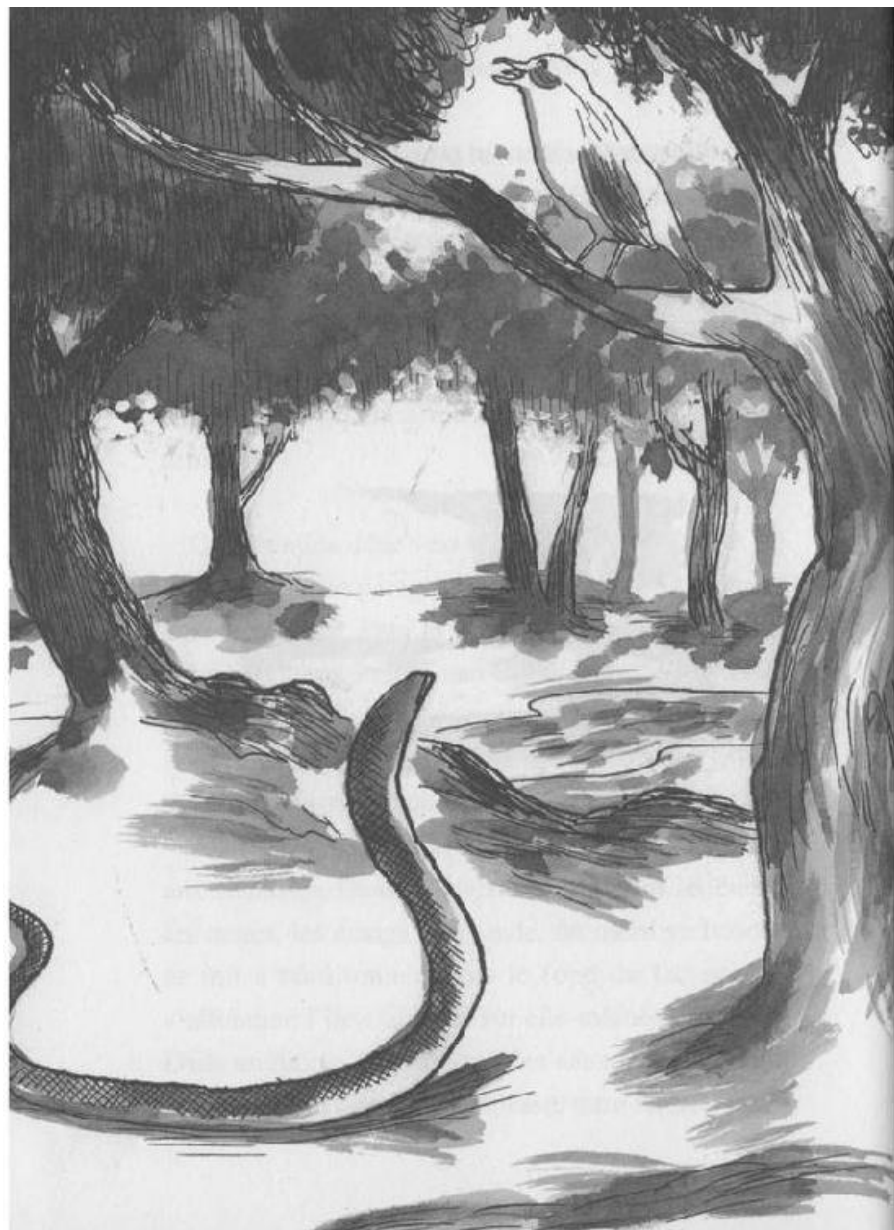
qu'il put.

Aussitôt, une éruption secoua la berge et la contrée aux alentours. Dans la cuvette du lac, dans les creux, les mares, les étangs à la ronde, un mélange boueux se mit à bouillonner. Puis le fond du lac sembla s'effondrer, l'île s'affaissa sur elle-même et disparut. Dans un ultime borborygme, les eaux s'engloutirent.

En leur lieu s'étendait une vaste terre fertile.

Le seigneur Gor s'en fut prendre sa place à la cour du roi Luer. Le pêcheur empoigna sa charrue et traça dans la terre grasse de beaux sillons bien droits. Jamais on ne revit les serpents, et de ce qui fut leur domaine ne demeura qu'un nom de lieu-dit : Lacs.





IV

ANGOU ET LE ROSSIGNOL

AUTREFOIS, DU TEMPS QUE LES HOMMES n'avaient pas encore envahi la nature, les oiseaux parlaient aux bêtes de la terre, et celles-ci vivaient sans crainte. Au Pays des Étangs, dans la Brenne, taupes et musaraignes couraient à découvert, les lézards s'étiraient à leur aise, les serpents faisaient du slalom parmi les ajoncs. Dans la lumière verte des sous-bois, papillons et libellules se poursuivaient. Le soir venu, ce petit monde se réunissait sur les buttes, qui dans un hamac de feuilles, qui sur un canapé de mousse, pour deviser ou faire la fête, à la lueur des lucioles.

En ce temps-là, l'orvet avait d'excellents yeux qui scintillaient comme éclats de pierre. C'était un élégant petit lézard, vêtu d'une cotte serrée et très lisse, au corps si agile, si souple, que ses pattes, devenues inutiles, s'étaient amenuisées pour finalement disparaître. Gris ou doré, vif comme une lame d'acier, plus rapide que l'anguille, il se faufilait dans les herbes. Aussi l'appelait-on *Angou*, ou encore : *Serpent de verre*, tant sa queue cristalline était cassante.

Quand il n'était pas à l'affût près des étangs, en chasse de moustiques, mouches et autres bestioles dansantes, Angou aimait à s'enrouler autour du pied d'un champignon, comme une bague, pour écouter le rossignol. Dans son habit roussâtre, poussiéreux, le musicien chantait, d'une voix nerveuse et veloutée, presque douloureuse. Il était aveugle, dit-on. D'abord éclatante, la voix s'apaisait, se relâchait. Puis elle rejaillissait, rauque parfois, vibrante comme un écho de tambour, elle relançait son chant. Cette voix passait dans le corps d'Angou, sous sa peau, elle le redressait, lui empoignait le cœur. Angou s'enivrait de cette musique, il y puisait sa force. Et certaines nuits, la voix et lui se tressaient ensemble et dansaient sous la lune.

Un jour que l'orvet sommeillait sous une touffe, le rossignol vint se percher sur un buisson voisin, tout excité :

— Écoute, l'ami, je suis de noce ! piailla-t-il. La loutre se marie. On a besoin de musiciens pour le bal et de belles voix pour le banquet.

— Magnifique, répondit Angou. Virtuose comme tu es, tu vas leur faire tourner la tête !

— Oh, mais c'est que je ne suis pas seul ! L'alouette sera là, le pinson va y aller de sa ritournelle et le merle de son sifflet, la fauvette jouera les sopranos, et le butor accompagnera à la basse, comme à son habitude. Je ne parle pas de cette grosse balourde de tourterelle, juste bonne à roucouler et à assommer son auditoire. Bref ! il faut que je me distingue, que je sois à mon avantage.

— Mais tu es le meilleur de toute la région ! Pas un flûtiste ne t'égale, ton chant est insurpassable. Tu n'as pas de souci à te faire.

— Sans doute, répondit le rossignol qui ne brillait pas par la modestie. Mais tu m'as vu, toi qui as des yeux ? Je n'ai rien à me mettre ! Et ils seront tous sur leur trente et un. Miss Mésange aura coiffé sa houpette et viendra avec ses deux cousines, qu'on m'a décrites plus élégantes l'une que l'autre, la nonnette en noir et blanc, et l'autre, en cape bleue. Le Père Bouvreuil aura mis son gilet rouge, le chardonneret arrivera bariolé comme un ménestrel, le pic tiendra sa batterie en habit vert, sans parler du geai, costumé comme un dandy dans son frac(5) bleu ciel, il ne lui manque plus que les boutons dorés et la canne... celui-là au moins ne risque pas de me faire concurrence avec sa voix. Moi, à ce qu'il paraît, on dirait que je me suis roulé dans la terre. Je ne suis pas présentable.

« Sans compter qu'on attend du beau monde : Monsieur le Chevalier Arlequin et ses frères, les Chevaliers Combattant et Gambette(6), Monsieur le Grand Cormoran, Madame l'Aigrette Garzette, Monsieur le Grèbe à cou noir... Angou ! Il faut que tu m'aides !

— Mais bien sûr, voyons ! Que puis-je faire ?

— Écoute ! Tu as sur la tête deux bijoux, deux cailloux précieux qui resplendissent : tes yeux. Prête-m'en un, une nuit, rien qu'une nuit. Avec ton œil, je me distinguerai parmi tous ces plumages. Et puis, ce sera quand même plus commode pour profiter de la noce... j'y verrai clair !

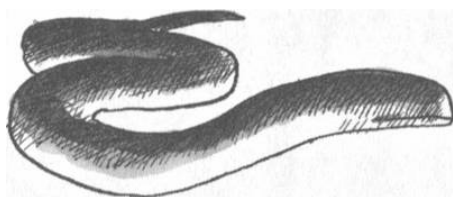
— Soit. Une nuit. Une nuit seulement. Je te prête les deux. Moi, je dormirai.

Ainsi fut fait. Le rossignol partit à la noce avec les deux yeux d'Angou. Il chanta à gorge déployée et ce qu'il vit le combla de ravissement : la loutre faisant des plongeurs avec son époux, tous ces beaux messieurs, les pieds dans l'eau des étangs, les libellules dansantes, Madame l'Aigrette qui hochait du chef, Monsieur le Grèbe, paré de son col de jais... Mais ce qui lui plut surtout, ce fut de voir les becs béants et les gueules ouvertes, en rond autour de lui, quand il chantait.

Au matin, quand il fallut rendre les yeux, le rossignol ne put s'y résoudre. Le monde venait de lui apparaître, celui de la nuit d'abord, et maintenant celui du jour, clair, chatoyant de couleurs. Il ne pouvait se résigner à le perdre, pour vivre de nouveau à tâtons. La terre obscure, se mit-il à penser, est bonne pour les animaux qui rampent, qui vont sur leur ventre et n'ont pas besoin d'y voir clair. Les oiseaux sont faits pour jouir de la transparence du ciel, leur chant réclame la lumière du soleil.

Et il garda les yeux.

Depuis, dit la légende, Angou est aveugle. Les paysans l'appellent *Anœil : celui-qui-a-perdu-ses-yeux*. Furtif, il rôde dans le noir, s'esquive au moindre bruit. Il somnole parfois sur une pierre, pour se souvenir du soleil. Et il entend au loin, sur quelque branche, le traître qui s'égosille, de jour comme de nuit, ivre du bleu du ciel, de l'éclat des astres, et de son propre chant. Il arrive que cette voix l'étreigne, réveille dans sa nuit comme un écho de la lumière perdue et que, dans l'étendue où tout se tait, il danse sous la lune.





V

LE CORBEAU

SI DU LION IL A LA CRINIÈRE, si de l'ours il a la taille, si du loup il a la faim, il n'est ni un lion, ni un ours, ni un loup, il est la Bête. Celle que vous connaissez sans l'avoir jamais vue, sinon au plus noir de la nuit, au plus profond de la forêt, quand vous vous égarez, quand, marchant sur vos pas, vous effacez vos traces, et les limites du bois. Du petit bois de buis où vous venez écouter l'eau qui coule jusqu'à Saintes, la source jamais tarie de vos rêves.

Vous avancez à tâtons dans l'obscurité, et votre main reconnaît la peau qu'elle rencontre, le museau qu'elle caresse. Vous n'éprouvez aucune crainte, et vous avez raison : cette gueule ne menace que ceux qui viennent frapper à la porte du vieux château, ces griffes ne déchirent que ceux qui en veulent à la Bête, qui veulent lui dérober son bien.

Sa proie, la Bête sans cesse la cherche. Elle cherche, afin de l'épouser, la Belle : celle qui est aussi tendre et mignonne qu'il est – car la Bête est un homme – très gros et très vilain.

La Bête a cherché la Belle dans tous les châteaux, dans tous les bois de la région. Elle a marché dans ce buis piquant qu'on appelle aussi petit houx, myrte épineux, épine de rat, ou tout simplement fragon. Elle a choisi les branches, celles où le vert sombre des écailles se marie avec le rouge vif des fruits : elle les offrira à la Belle.

La Bête aime ce petit bois, derrière le château du *Douhet*. Elle aime ce nom, Le *Douhet*, où l'on entend le doux murmure de l'eau, ce nom qui conduit, comme le petit aqueduc, dans le lierre et sous les feuilles.

Mais le château du *Douhet* est vide, et dans le bois il n'y a personne. La jeune fille qu'il cherche n'est pas là. La plus jolie fille du royaume ne peut se trouver que chez le roi. Ce ne peut être que la fille du roi. Cela, la Bête le sent. La Bête le sait. Forte de cette certitude, elle arrive dans un grand parc, au milieu duquel se dresse un château splendide : elle entre sans frapper. Sans prendre la peine de saluer le maître du lieu, sans attendre la réponse du père, sans même demander son avis à la fille, la Bête emmène la Belle dans son vieux château. Elle l'emporte

comme un précieux butin, et, parce que la beauté réveille l'homme qui sommeille dans la Bête, il enlève la femme qu'il aime et qu'il prendra pour épouse.

Car la Bête aime la Belle. À sa façon, qui est celle, jalouse, des bêtes. Elle aime sa proie ; elle la garde ; elle chasse ceux qui, par hasard ou par dessein, s'aventurent jusqu'au vieux château où la Bête tient la Belle enfermée.

Pourtant, une route est venue rompre le silence qui l'entourait, et la Bête ne peut empêcher le jeune homme d'avancer, avec son cheval couvert d'écume, trempé de sueur. Elle a beau semer des cailloux sur le chemin, planter un grand bois, le jeune homme va, tantôt chevauchant, tantôt cheminant à pied, rien ne l'arrête. Ni les obstacles qu'il rencontre, ni les questions quand elles surgissent.

Quand il se demande comment il va passer le bois, un vieillard est là pour lui prodiguer conseils et encouragements, pour lui indiquer la marche à suivre. Le vieillard lui dit :

— Pour passer le bois, il faut que tu appelles le corbeau.

— L'appeler ? Mais comment ?

— Par son nom, tout simplement.

— Son nom ? Mais je ne le connais pas !

— Tu diras *corbeau*, et le corbeau viendra. Il sera là, crois-moi.

Le jeune homme dit *corbeau*, et le corbeau aussitôt apparaît. Il vient se poser, docile, sur la main. Il se laisse arracher une plume. Et le jeune homme qui la lui a arrachée s'élève maintenant au-dessus de la brume, il est un corbeau qui plane au-dessus du bois, s'envole au-delà.

Quand il a franchi le bois, le jeune homme retrouve sa forme humaine. Il retrouve sa route, celle des chevaliers errants, semée d'obstacles. En effet, une nouvelle épreuve surgit : la rivière. Et une nouvelle question – toujours la même : comment la passer ?

La réponse, il n'a pas à la chercher longtemps ni loin. Le vieillard est là, qui lui dit :

— Pour traverser la rivière, il faut que tu appelles un poisson !

— Que je l'appelle *poisson* ? Et il viendra ?

— Aussitôt. Fais comme je te dis.

Le jeune homme dit *poisson*, et le poisson est là. Il se laisse prendre une écaille. Et celui qui lui a pris une écaille devient poisson, il passe la rivière.

Quand le jeune homme a franchi la rivière, il retrouve sa forme humaine, sa route. Et sa route passe devant un vieux château.

Le jeune homme aurait suivi sa route, il n'aurait fait, comme elle, que passer, si une question, brusquement, ne l'avait arrêté.

Ce château construit à l'écart du monde, à l'abri des regards, quel secret protège-t-il ?

La question reste sans réponse – le vieillard oubliant cette fois de

l'aider –, elle sombre, comme le château, dans un profond silence.

Des châteaux, le jeune homme en connaissait beaucoup. Ils n'étaient pas tous beaux, ni bien bâtis, mais ils occupaient une hauteur : on les voyait de loin, et, ainsi placés, ils surveillaient une vaste région. Ils étaient un repère utile pour les chevaliers qui erraient dans la campagne, ils étaient le phare que l'on cherche en mer, l'île où l'on aborde en songe.

Or ce château qui retient le regard, l'attention du jeune homme, n'apparaît que pour disparaître. Installé au fond d'un vallon, dans l'ombre et dans le brouillard, il cache ses murs aveugles sous le lierre, et un mystère que nul n'a jamais pénétré. C'est du moins ce que pense le jeune homme en attachant son cheval à un arbre. Il aimerait bien faire la lumière, savoir ce qu'il y a derrière cette porte.

Il marche vers le château, il s'approche.

Il frappe. Il attend.

Il frappe à nouveau, plus fort, plus longtemps. Maintenant il entend une voix jeune, une belle voix qui appelle. Cet appel lui parvient à peine comme un murmure, un souffle sous la porte.

— Aidez-moi, qui que vous soyez, faites-moi sortir. Ou alors partez, partez vite, c'est ici le château de la Bête. Elle n'est pas encore rentrée, mais cela ne saurait tarder. Sauvez-moi. Si elle vous voit devant sa porte, elle vous attrapera et vous mangera. C'est une Bête très jalouse, très cruelle. Faites vite.

La porte est trop lourde, trop bien fermée, le jeune homme n'a pas le choix : il se glisse derrière un gros figuier, dont les feuilles sont larges, d'un beau jaune avec l'automne, c'est une cachette en or. Si le vent ne souffle pas, si les feuilles ne tombent pas, il pourra rester là à guetter le retour de la Bête ; il pourra voir sans être vu. En attendant, il observe ces feuilles qui le protègent, leur forme de chandelier. Adam et Ève auraient eu ce figuier sous la main, ils n'auraient pas cherché une feuille de vigne pour couvrir leur nudité. Et d'abord, si Dieu avait planté un figuier en Éden, ils n'auraient pas croqué la pomme, ils auraient fait comme le jeune homme, ils auraient cueilli une figue. La figue est douce au palais, d'un goût de miel. La feuille en revanche est âpre au toucher, légèrement râpeuse. Curieuse coïncidence, qui fait se rencontrer les contraires, qui fait courir la Belle au-devant de la Bête, et lui fait dire :

— Ah ! vous voici, ma Bête !

— Oui, ma belle !

— Ah ! je suis bien contente ! J'ai eu si peur ! Cette nuit j'ai rêvé. Un rêve affreux, comme vous en faites quand vous avez trop mangé. Vous me les racontez au réveil, ces rêves, et je tremble en vous écoutant. Ce matin, j'ai voulu vous raconter le cauchemar dont je sortais, pour en sortir tout à fait, et parce que j'ai promis de ne rien

vous cacher. Mais vous étiez déjà parti.

— C'est bien, ma Belle, je veux tout savoir de vous, vos pensées, vos rêves, il faut me les dire. Allez.

— Dans ce rêve, je vous voyais...

— Très bien, vous ne devez voir que moi.

— Vous chassiez...

— Parfaitement. Je ne fais que cela. Continuez.

— Je voyais vos chiens dans ce rêve, ils avaient flairé le gibier, ils le poursuivaient...

— Ce sont de bons chiens, et bien dressés. Dites-moi maintenant à quoi ressemblait le gibier.

— Il ressemblait à un ours. Mais il avait une tête de lion, des dents de loup...

— Autrement dit, il me ressemblait ?

— Oui, c'était vous que les chiens traquaient ! J'ai crié, je vous ai appelé...

— C'était un cauchemar, oubliez-le. Allons nous coucher, ma Belle.

Le lendemain matin, comme tous les matins, la Bête s'en va à la chasse. Le jeune homme la regarde partir, et, quand il est sûr de pouvoir quitter sans danger sa cachette, il va frapper à la porte du château :

— Mademoiselle, mademoiselle, comment êtes-vous arrivée là ? Expliquez-moi !

— Ah ! monsieur, c'est cette Bête qui m'a enlevée. Elle m'a emmenée et me retient dans son château. Je ne peux pas sortir. Je n'ai le droit d'ouvrir, de parler à personne. La Bête dit que je lui appartiens, et moi j'ai très peur.

— Voyons, mademoiselle, il doit bien y avoir un moyen de la tuer, cette Bête. Si vous pouviez le découvrir, et me le faire connaître, je voudrais bien être celui qui détruira ce monstre.

— Hélas, monsieur, je n'ai pas d'autre arme que la ruse, pas d'autre possibilité de le faire parler. Ce soir, quand il rentrera de la chasse, je me précipiterai dans ses bras, et je lui dirai combien je suis heureuse de le revoir. Je pleurerai de joie.

Quand la Bête revient, le soir, la Belle se jette dans ses bras et lui dit :

— Ah ! ma Bête, quel rêve horrible j'ai encore fait !

— Dites-moi ce rêve : vous ne devez rien me cacher.

— Celui-là est abominable. Je n'ai pas le cœur de vous le dire.

— Racontez ! Je le veux !

— Ne criez pas, c'est inutile. Vous ne faites qu'augmenter ma peur, qui est déjà très grande. Songez que je vous ai vu mort dans ce rêve, un couteau dans la gorge !

— Je ne crains pas les couteaux. Ce n'est pas cela qui me fera

mourir !

— Et qu'est-ce qui pourrait vous tuer, ma Bête ? Dites-le moi, je vous en prie. Dites-moi quelle arme, quel objet, que je l'éloigne à jamais du château !

— Je ne vous le dirai que si vous me jurez fidélité. Jurez !

— Oh ! je vous serai fidèle, ma Bête, je vous le jure !

— Eh bien ! il n'y a qu'un œuf d'araignée qui pourrait me tuer ! Encore faut-il qu'il me tombe sur la tête !

Le lendemain matin, le jeune homme regarde partir la Bête, et, quand elle est loin, bien loin, il sort de sa cachette. Il frappe à la porte du château, et la Belle lui révèle le moyen de tuer la Bête :

— Il faut qu'un œuf d'araignée lui tombe sur la tête !

— Très bien, mademoiselle, je vais appeler le corbeau. Je vais dire *corbeau*, et le corbeau viendra se poser sur ma main. Il me prêtera sa plume. Il me prêtera ses ailes. Et je volerai jusqu'à ce grand chêne que vous voyez, là-bas. Je me percherai sur la plus haute branche, et j'attendrai, un œuf d'araignée caché sous mon aile. Vous, vous vous promènerez avec la Bête, vous lui montrerez cet arbre, ce bel oiseau : vous lui direz qu'il vous ferait plaisir, ce bel oiseau, que vous voudriez bien l'avoir...

Le lendemain en effet, la Belle et la Bête se promènent jusqu'au grand chêne, où la Belle aperçoit, perché sur la plus haute branche, le corbeau :

— Oh ! comme il est beau, cet oiseau, comme je serais heureuse...

— Vous serez heureuse, je le veux. Je vais vous attraper cet oiseau, ne bougez pas.

La Bête aussitôt bondit, grimpe au tronc, saute de branche en branche, elle va saisir le corbeau...

C'est alors que l'oiseau ouvre son aile et lâche l'œuf d'araignée sur la tête de la Bête, qui tombe foudroyée.

La Belle reste avec le jeune homme, qui retrouve, en même temps que sa forme humaine, son cheval. Ils reprennent la route, mais la route est longue, même celle du retour, même avec les ailes de l'amour. Ces ailes ne suffisent pas. Le jeune homme attache donc son cheval à un arbre, installe la Belle sur un lit de fougères et, redevenu corbeau, vole jusqu'au château du roi.

Le jeune homme est pressé : il a laissé la Belle seule dans un bois, et un cheval n'est pas d'un grand secours, en cas de danger. Il n'a pas le temps de changer de forme, de frapper à la porte. Il ira plus vite en donnant des coups de bec aux fenêtres, à la cuisine, par exemple, où il semble qu'on s'affaire. Une veille femme, qui l'a entendu, vient lui ouvrir :

— Que veux-tu, noir corbeau ? Quel malheur viens-tu nous annoncer ?

— Je viens parler au roi, au sujet de sa fille.

— Va-t'en, oiseau du diable, retourne d'où tu viens ou je t'envoie avec mon balai en enfer !

— Écoutez-moi, la demoiselle est vivante. Je l'ai laissée dans un bois, avec mon cheval.

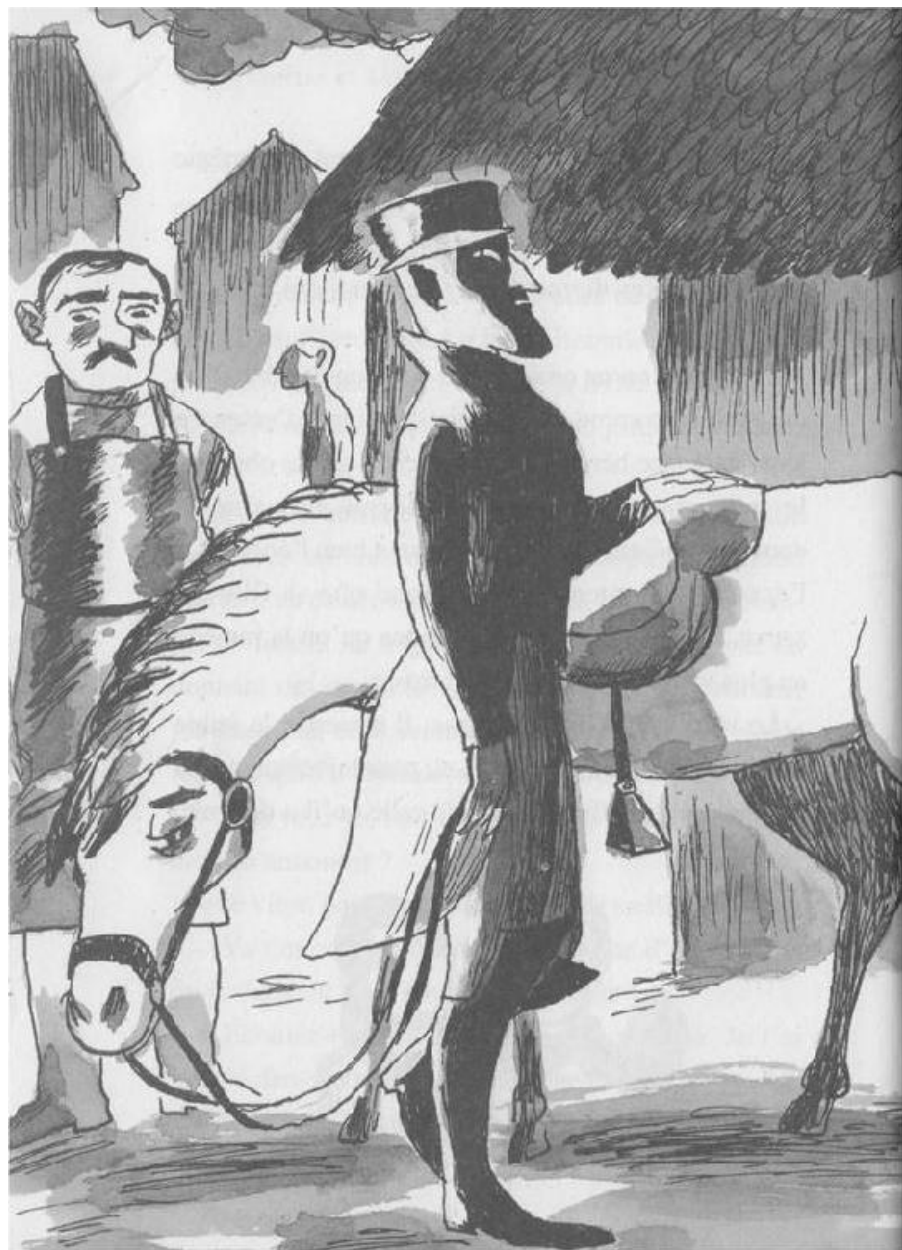
— Que nous chantes-tu là, maudite bête à plumes, elle est dans le château de la Bête, peut-être même dans son ventre.

— Je vous dis qu'elle est vivante ! C'est moi qui l'ai tirée des griffes du monstre ! C'est moi qui ai tué la Bête !

Et comme on ne croit pas un corbeau capable d'un tel exploit, comme on rit puis s'indigne d'entendre ainsi parler ce héros minuscule, cette gloire obscure, le jeune homme reprend sa forme humaine et demande audience au roi. Le roi veut bien l'écouter. Il l'écoute. Il l'entend : il comprend que sa fille est sauvée. Il l'envoie chercher, ordonne qu'on la ramène au plus vite, et dans un beau carrosse.

Le roi l'attend, il l'embrasse. Il remercie le jeune homme, grâce à qui elle est là, et, pour lui témoigner sa gratitude, il lui offre la main de celle qu'il a délivrée.





VI

LA JUMENT ET LE DIABLE

— JE LA VOIS ENCORE, courant dans le pré !... avec ses jambes fines, ses cheveux blonds au vent et sa tache blanche sur le front qui lui descendait le long du nez...

— Mais, tante, de qui parles-tu ?

— De la jument, bien sûr ! Était-elle jolie, cette petite bête, et amoureuse avec ça ! Son Franz, c'est pas qu'il était bien gracieux...

— Amoureuse ? Une jument ?

— Évidemment. C'était une jument enchantée. Et Franz, elle l'avait toujours aimé. C'est pas qu'il était tellement séduisant...

Silence, soudain, dans la voiture. La tante se retourne, regarde ses neveux : ils ont l'air ahuris.

— Ah, reprend-elle, je vois. Vous êtes des jeunes gens modernes ! Vous ne comprenez rien aux histoires de l'ancien temps ! Va falloir que j'explique...

Franz, donc, était plutôt rude. C'était un étranger... un immigré, pour parler comme aujourd'hui. Imaginez l'effet d'un prénom pareil au pays ! Pas de chez nous, murmurait-on. D'où venaient-ils, ses parents et lui ? Qu'est-ce qui les avait amenés ici ? On n'en savait trop rien.

Enfant, il connaissait mieux l'écurie que l'école et, selon ses propres mots, il avait grandi *au cul des chevaux*. Rugueux, trapu, on l'aurait dit taillé dans une bille de bois.

Comment un garçon comme lui avait-il réussi à plaire à une fille comme elle ? Mystère.

Mariette était fine, légère, elle paraissait née pour le bonheur. La voir courir à travers les prairies était un plaisir des yeux. À peine effleurait-elle la terre, sa chevelure bondissait par vagues sur ses épaules. Sa chevelure... non pas blonde, non pas vieil or, ni fauve, mais de cette teinte à la fois claire et sourde que l'on voit à certains vieux chaudrons de cuivre ou encore à certains miels. C'est cela : ses

cheveux avaient la teinte d'un miel toutes fleurs quand on le puise à la louche et qu'il file au soleil.

Où avait-elle rencontré Franz ? Quel charme ou quelle fragilité lui avait-elle trouvés ? Peu importe. Le fait était là : elle l'aimait.

Ce n'était pas pour plaire à Augustin, son père. Il avait du bien, Augustin : des champs, des bêtes. Et dans les foires, il n'y avait pas meilleur maquignon(7). Il ne tolérait pas qu'on mette le pied sur ses domaines, encore moins qu'on ait des visées sur sa fille. Il voulait du solide, Augustin : un gars bien de chez nous, et nanti, qui s'y connaisse dans la culture, qui sache vendre les bestiaux au foirail et juger de la valeur d'une terre en l'égrenant sous son pouce ; pas un *bohémien* comme Franz. Pas davantage d'ailleurs un *m'as-tu vu* comme Gilles, le valet, à qui il prenait des audaces après boire, et qu'il avait dû remettre à sa place à deux ou trois reprises.

Or, un jour, on trouva Augustin en travers d'un carroir(8) : assassiné. On le ramena chez lui, on le coucha sur la grande table de la salle. Les gendarmes vinrent l'étudier de près pour leur enquête et, sitôt après, les changeuses(9) se mirent au travail : elles le lavèrent, le toilettèrent, glissèrent un chapelet à son poignet et un brin de buis entre ses doigts, jonchèrent le sol de sauge et de menthe pour éloigner le maléfice.

Il avait encore bonne allure, Augustin, si ce n'est ce gros bandage qui lui ceignait la tête. Tout le village défila devant lui, puis, le jour des funérailles, processionna à sa suite derrière le char qui l'emmenait. On déposa le cercueil sur la pierre des morts, devant l'église, et pendant que le curé y allait de ses bénédictions, on ramena bien vite l'attelage à la ferme au cas où il aurait pris fantaisie au défunt de rentrer au logis.

Après la cérémonie, les femmes coururent se laver les mains à la première fontaine, selon la tradition, et les hommes, selon la tradition qui leur est propre, prirent la direction du bistrot pour se rincer le gosier. Maintenant que le mort était chez les morts, les langues marchaient bon train. Qui avait fait le coup ? Comment Mariette s'en sortirait-elle ? Fallait un homme pour la ferme... Qui la marierait ? Au domicile mortuaire, pendant le banquet, on trinquait beaucoup à la santé du mort : Gilles, très à l'aise, remplissait les verres. Et en si joyeuse compagnie, il échaufauda bien des projets d'avenir.

Quelques jours plus tard, Franz était arrêté.

Elle marche à travers bois, par les grandes allées. Franz est en prison. Elle est sûre de son innocence. Quant à Gilles, elle a vu ses yeux. Depuis longtemps, elle sait ce qu'il veut. Des branches grincent, elle écoute un pic frapper du bec sur un tronc. Elle confie son chagrin à ce silence si vaste des forêts, qui frissonne au moindre souffle,

bourdonne de mouches, de moustiques et de guêpes. Parvenue au Chêne Mort, elle s'assied sur une souche.

Soudain, un individu est là, devant elle. Un chasseur ? Il en a le dehors, et l'observe, narquois, un brin d'herbe entre les dents.

— Je ne vous avais pas remarqué, fait-elle dans un souffle.

— Il n'y a pas de mal. Ça n'a pas l'air d'aller, dites-moi ? C'est la mort de votre père, ou ce qui attend Franz ?

Mariette en est suffoquée. Quel manque de délicatesse ! Enfin, elle réagit :

— Comment savez-vous qui je suis ? Et d'où tenez-vous cela ?

— Qui ne connaît la fille d'Augustin ? reprend l'autre. Quant au reste, tout le monde est au courant. Il suffit de laisser traîner ses oreilles, on jase, on médit, chacun y va de son hypothèse et de son pronostic. Et le pronostic n'est pas bon.

— Ce n'est pas Franz, il est innocent.

— Je le sais bien, puisque c'est un autre.

— Vous savez qui c'est ?

— Bien sûr.

— Qui ?

— Ah ça, ma demoiselle, toute nouvelle a son prix. Que me donnerez-vous si je vous livre le nom du coupable ?

— Puisque vous le savez si bien, que n'allez-vous le dire aux gendarmes ?

— Je ferai ma besogne, ma chère, si vous me payé mon dû. Et le prix, c'est vous. Préférez-vous que je me taise ?... Non, bien sûr. Quand Franz sera sorti, je vous laisse deux ans pour roucouler. Dans deux ans, je viendrai vous chercher et vous serez à moi.

Sur ces mots, le sire s'éclipsa.

Peu après, on libéra Franz. Au grand scandale de la population, ce fut au tour de Gilles d'être arrêté. Comment ! un gars de par ici, si sociable, si joyeux drille, à la place d'un suspect qui faisait si bien l'affaire ? On n'arrivait pas à y croire. Quand il fut jugé et condamné pour meurtre, on n'y croyait pas encore.

Franz tourna le dos au village. Lui et Mariette se rencontraient dans les bois, discrètement. Franz pressait Mariette de l'épouser. Mariette résistait, de façon incompréhensible. Enfin, au bout de longs mois, elle finit par céder. Il n'y eut guère qu'Ernest le maréchal-ferrant et Léonie la laveuse pour assister à la cérémonie et leur servir de témoins. Le soir même de ses noces, Mariette disparut.

On la chercha partout, on visita les caves et les greniers, on sonda les mares et les cours d'eau, on ratissa les champs et les forêts, on fit appel aux chiens : en vain. Mariette s'était évanouie sans laisser la

moindre trace. Alors, la rumeur enfla. C'était « lui ». Il avait tué le père. Il avait tué la fille. Ainsi, il avait réussi à s'emparer du domaine. Le vieil Ernest avait beau dire :

— Il ne faut pas parler sans savoir...

C'était sûr, tout le monde en était convaincu, Franz était le coupable. Et l'on s'indignait que les gendarmes ne lui aient pas encore mis la main au collet. Franz se retira chez lui et n'ouvrit plus à personne.

À quelque temps de là, on vit arriver au village un cavalier de grande allure, superbement vêtu depuis les guêtres jusqu'à la plume du chapeau. Il montait une jument gracieuse à souhait : parée de chaussettes blanches, elle arborait une robe brillante, couleur de châtaigne, et une abondante crinière blonde qui ruisselait sur son cou. Ses yeux paraissaient presque humains et, depuis son front, une large bande blanche descendait jusqu'à des lèvres délicates et roses. Mais elle semblait rétive et portait en bouche un mors sévère. Le cavalier mit pied à terre devant la forge.

— Une belle monture que vous avez là, Monsieur, fit Ernest, sortant de son antre. Quel est son nom ?

— C'est une sale bête. Elle n'a pas de nom, rétorqua l'autre. Il faut me la ferrer, solidement. J'ai des fers à sa pointure.

Il tira quatre fers de sa sacoche, Ernest les prit, sans broncher. Les fers étaient en or.

— Je m'y mets, dit-il. Faites donc un tour en attendant.

À peine s'était-il penché sur le premier sabot que le bonhomme était parti. Cependant, sur une borne, un chat aux yeux jaunes surveillait la forge.

Ernest prit une jambe, puis l'autre, sur son tablier de cuir.

— T'es bien mal tombée, ma pauvre, bougonna-t-il, des clous plein la bouche. C'est un drôle de citoyen celui-là.

La jument hennit.

— Ma parole, s'étonna Ernest, on dirait que tu as voix humaine.

— J'ai un nom, répondit la jument. Je suis Mariette. Le Malin m'a ensorcelée.

À cet instant, le chat poussa un miaulement effrayant. Le cavalier surgit.

— Eh bien, grogna-il, elle est prête ?

— Tout doux, mon prince, tout doux, répliqua Ernest. Je suis vieux, moi, je ne vais pas à la vitesse de la lumière. Laissez-moi finir mon travail.

Et il se pencha sur le dernier sabot, rogna la corne, ajusta le fer.

Sitôt qu'il eut terminé, le cavalier jeta les rênes pardessus l'encolure,

mit le pied à l'étrier et se retrouva en selle. La jument rua, recula. Il la cingla, la piqua de l'éperon. Elle botta avec une telle violence que la forme du fer s'imprima sur le mur de la forge.

— Arrêtez ! intervint Ernest. Vous voyez bien que vous ne l'avez pas en main. Elle est trop nerveuse, ou bien j'aurai planté un clou de travers. Laissez-la se calmer. Allez donc vous restaurer à l'auberge pour passer le temps.

Le sire grimaça de dépit, sauta à terre, puis gagna la place du bourg.

— Julot ! appela Ernest. Cours chercher Franz ! Au retour, passe par le lavoir, ameute les femmes, rassemble tout le monde que tu pourras. Ils aiment causer, on va leur donner des sujets de conversation pour longtemps, poursuivit-il entre ses dents. Quant à nous, voilà ce que nous allons faire... dit-il à l'oreille de la jument.

Le gamin fila à toutes jambes. Ernest se mit à bricoler la selle. Pendant ce temps, à l'auberge, le sire s'empiffrait de force pâtés et descendait bouteille sur bouteille. Quand, bien lesté et la jambe cotonneuse, il s'en revint à la forge, il trouva la foule assemblée.

— Ah ah, s'exclama-t-il en se pavanant, on admire ma monture !

Les villageois d'opiner : quelle robe ! quelle jambe ! quel port ! De mémoire de berrichon on n'avait vu si noble bête !

— Place, place, Monsieur va se mettre en selle, criait Ernest. Vous permettez ? fit-il en croisant les mains pour faire un marchepied.

Le cavalier y mit le bout de la botte et se hissa lourdement. Il n'était pas encore assis que la jument partit à pieds joints pour une série de cabrioles. La sangle lâcha, le superbe écuyer chuta dans la poussière sous les rires des badauds. Il voulut se relever. La selle si bien arrangée par Ernest ballottait, accrochée à sa culotte. Le Malin s'étouffait de rage. Il prit la fuite, disparut en un éclair. Un miaulement furieux l'accompagna. Selle, bottes et pantalon restèrent sur place.

Franz, qui avait assisté à la scène, s'approcha de la jument, mit les bras autour de son cou et, front contre front, murmura :

— Ma mie, nous nous en irons... nous chercherons le pays où les chevaux sont rois.

Il retira le mors, glissa la main sous la crinière, et tous deux s'éloignèrent côte à côte.

Jamais on ne revit le Malin, ni le chat aux yeux jaunes.

Jamais non plus Mariette ne reprit forme humaine.

On la vit galoper quelque temps dans les prairies ou bien trotter à petites foulées dans les grandes allées forestières, avec Franz à ses côtés. Lui, peu à peu, vendit les terres.

Un beau jour, ils disparurent : partis sans doute pour le pays où les

chevaux sont rois.

Et le mur de la forge garda trace de cette histoire : la marque d'un fer imprimée dans la pierre.





VII

LE CERF, LA PIE ET LE MULOT

IL NEIGE, IL FAIT UN TEMPS DE CHIEN. Thibault a froid, il fait un froid de canard. Thibault a faim, une faim de loup. Thibault est jongleur, mais, en ce moment, il ne jongle pas, il marche. Depuis le matin, il creuse son chemin dans la neige. En ce soir de Noël, il traverse la forêt des Vosges, il rejoint la plaine d'Alsace. Il a entendu dire que, là, les gens sont les plus généreux de la terre. Ils s'amuse, rient d'un rien, mangent et boivent à n'en plus pouvoir... et paient bien !

Ce bel accueil, il en rêve, il ne pense qu'à ça. Trop loin pour les jeunes jambes de Thibault ! La nuit tombe. « Il ne manquait plus que ça », se dit-il. Il souffle dans ses mains gelées. Ses pieds sont trempés, ses vieux souliers ont explosé. Son corps fait une drôle de musique : les dents claquent, l'estomac gargouille, les os s'entrechoquent. Il est si maigre. Et la bise lui joue son air d'enfer, le vent tourne et retourne autour de lui, l'enroule et le pénètre, glacial. Les larmes de Thibault le jongleur sont autant de cristaux de glace qui s'échappent – malheureux petit bonhomme – de ses yeux d'adolescent.

Doucement, l'obscurité engloutit le paysage. Thibault ne sait plus quelle heure il est. Il n'en peut plus. Il ne lui reste que la peur. Peur du noir, peur de tomber, peur de mourir. Peur de rencontrer les lynx, les habitants de ces bois, il le sait.

« Qu'importe, sourit-il, je serai mort de froid avant que ces sales bêtes ne se jettent sur moi. »

Ses mains rencontrent dans ses poches ses balles de jongleur. Elles n'ont pas fait sa fortune, mais elles sont sa vie, sa joie. Il se souvient des yeux des enfants, heureux, surpris. Ses balles ne serviront plus jamais. Elles vont rester dans ses poches, elles disparaîtront avec leur maître. Il les emporte vers la mort.

Marche, Thibault, marche !

Il n'y a plus d'espoir mais il marche encore.

Il se perd, il tourne en rond, il est perdu, il ne connaît pas ces montagnes, le jour si douces en apparence, si traîtresses en réalité. Devant, derrière, ici, ailleurs, à droite, à gauche, tout est pareil. Alors,

quelle direction choisir ? Où sont les villages ? Où sont les gens ?

Thibault marche toujours, ses pas se font plus lourds, plus lents. Il ne ressent même plus le froid.

Il ne réfléchit plus, il marche.

Soudain, il s'arrête. Il a cru entendre la forêt se plaindre. Quel tour lui jouent ses oreilles ? On dirait un bébé. Non, ce n'est pas cela. C'est le vent farceur. Ce n'est pas cela non plus. Qu'est-ce donc ? Dans la pénombre, Thibault devine plus qu'il ne voit une forme étrange. Entre les arbres, la chose se débat et gémit.

Quelques pas de plus, il ne sait toujours pas ce qui bouge devant lui. Il vient encore plus près et, courageux, il tend sa main. Elle touche une peau souple, chaude, le pelage soyeux d'un animal. C'est un cerf, pris dans des filets de chasseurs. Plus il se débat, plus les filets l'emprisonnent et se resserrent. Thibault ouvre son couteau mais il n'y voit guère, il ne veut pas blesser l'animal.

— Ne bouge pas, lui murmure-t-il. Je t'aide, je te délivre.

Et le cerf ne bouge plus. Il a compris ce que lui disait la voix de l'enfant jongleur, il attend.

Thibault a le geste agile, il est vif, il tranche les mailles du filet.

— C'est fini, tu peux partir.

Le cerf fait un bond. Il s'étire, se redresse, il fait face au jeune homme. Leurs regards sont si proches. Le cerf hésite. Ami ou ennemi ? se demande l'animal. Puis il part, vite, il est happé par la nuit avant que Thibault n'ait pu esquisser le moindre geste.

Déjà, il se passe autre chose, il entend une voix, une voix humaine cette fois-ci. On dirait une voix de vieille femme, une voix haut perchée qui répète sans cesse :

— Bonjour mes amis, il fait beau temps, bonjour mes amis !

Thibault cherche à savoir d'où provient cette voix. Quelquefois proche, quelquefois lointaine, elle n'est jamais à la même place. Et puis, sur un arbre, Thibault trouve... C'est une pie qui vole de branche en branche. C'est une pie qui parle ! Thibault ne s'en étonne qu'à moitié. Il se dit que ce doit être une hallucination... Oui, c'est cela, la faim et le froid le font divaguer.

— Chéri, tu m'emmènes ? demande la pie.

Soit. Thibault glisse l'oiseau sous sa pelisse. Toute ragaillardie, elle chante :

— Il fait beau temps ! Il fait beau temps ! Ah, qu'il fait beau temps !

« Elle est complètement folle, songe Thibault. Et après ? Son petit corps tiède me fait du bien, il me rappelle que, moi aussi, je suis encore en vie. »

Derrière le rideau que fait la neige en tombant, il aperçoit une lumière. Oh, à peine une lumière. Une lueur vacillante. Serait-ce un mirage ? Il faut y aller, en avoir le cœur net. Il prend à Thibault une envie d'accélérer le pas. En est-il capable ? Il jette un œil à ses pieds pour vérifier. Au même moment, un cri, un tout petit cri tout aigu. Thibault marche sur la queue d'un mulot. Le mulot veut rentrer chez lui mais il ne peut pas, son terrier est bouché par une motte de terre gelée. Le rongeur lève son museau vers Thibault, ne dit rien, mais son regard en dit long...

Thibault comprend. Il se penche et enlève la poignée de terre. L'animal file dans son trou, disparaît.

Le garçon reprend son chemin vers la lumière. La lueur se fait plus nette, elle est réelle. C'est la flamme d'une torche, puis d'une autre et d'une autre encore. Les lumières deviennent château. Thibault n'a pas rêvé. Un château fort, éclairé aux flambeaux. C'est une masse énorme, impressionnante, des tours, un donjon, des douves, un pont-levis, des gardes en armure dont il s'approche.

Thibault grelotte, mais est-ce toujours de froid ? L'apparence des archers est loin de le rassurer...

— Puis-je entrer ? demande-t-il timidement.

Silence. Puis une armure se met à parler :

— Au château du Schwarzenfeld, tout chrétien peut manger et dormir la nuit de Noël.

Un garde accompagne Thibault dans la grande salle du château où la fête bat son plein. Le garçon n'a jamais rien vu de pareil. Les plats se succèdent, les mangeurs recrachent les aliments quand ils n'en peuvent plus. Le vin coule à flots, on dirait que les buveurs vont se noyer dans l'alcool.

Au milieu des convives se dresse le gros, le gras, le barbu, le terrible baron de Schwarzenfeld, le seigneur de ces lieux. Une dame au visage très doux, très pâle, est assise à côté de lui. Il se penche pour l'embrasser, mais elle le repousse ; elle essaie de se lever, mais il lui attrape le poignet, le lui tord, elle grimace et se rassoit. Elle se fige sur sa chaise, elle ne bouge plus, ne mange pas, ne boit pas. Elle n'a même pas l'air de respirer, comme une biche prise au piège des loups.

Personne ne prête attention à Thibault jusqu'à ce que le garde lance au baron :

— Seigneur, ce jongleur vient d'arriver.

Les invités lèvent les yeux, se réjouissent. Les uns sortent leurs doigts de la sauce pour applaudir, d'autres boivent encore en

attendant le début du spectacle. Les endormis se réveillent.

— Eh bien, jeune homme, tonne le baron, qu'attends-tu pour nous distraire ?

Thibault voit, flairer les délices qui couvrent les tables, il se sent défaillir de faim. Mais il n'ose rien dire. C'est la pie qui s'échappe de son manteau et qui s'en mêle :

— Bonjour, mes amis, il fait beau temps, dit-elle.

Le succès est immédiat. La pie ne se sent plus de joie, elle enchaîne :

— Foin des seigneurs et des méchants ! Il fait beau temps !

Le baron n'apprécie guère. Il prend son œil le plus noir, il fulmine, il fusille du regard ceux qui ont osé rire. Chacun se tait, dans l'attente du châtiment.

— Qu'on nous débarrasse de cet oiseau de malheur ! hurle-t-il. Et toi, petit farceur, ajoute-t-il à l'intention de Thibault, je te conseille de ne plus tarder...

Thibault ne tarde pas. Il imagine le fil de l'épée du baron sur son cou maigrelet. Il se saisit de ses balles, et il jongle, puis des couteaux à découper le gibier, et il jongle encore, puis des torches qui éclairent la salle, et il jongle toujours. Il demande une guitare, et il en joue, chansons d'amour ou de guerre. Le rire et les larmes se succèdent sur les visages des convives. La belle dame n'a pas cessé d'offrir à Thibault les plus beaux de ses regards, Thibault n'en perd pas une miette et, amoureux peut-être, chante de plus belle. Le baron s'en est aperçu.

La nuit est bien avancée quand le seigneur ordonne de conduire le jongleur à sa chambre et de lui rendre son séjour le plus agréable possible. En douce, il glisse d'autres ordres à ses gardes.

Thibault est surpris de descendre un escalier humide pour rejoindre cette chambre tant espérée. Les gardes le poussent dans le dos, d'abord gentiment, bientôt brutalement. Un cachot l'attend : Thibault est prisonnier du baron. La lourde porte en bois grince et se referme violemment sur lui.

Il retrouve l'obscurité et le froid. Les barreaux de la seule ouverture du cachot interdisent toute évasion.

L'idée de la mort revient. Les larmes, aussi.

— Ne pleure pas.

La pie ! Elle s'est posée sur l'un des barreaux. Son plumage noir et blanc scintille sous la lune. Sa voix n'est plus la même. Ce n'est plus la pie étourdie, un peu folle de tout à l'heure. Sa voix se fait caresse, espoir. Thibault lui répond comme s'il parlait à une personne :

— Comment sortir d'ici ?

Dans un bruit d'ailes, la pie disparaît un court instant. Et revient se faufiler entre les barreaux. Dans son bec, une lime, qu'elle remet à Thibault.

— Mais si je lime, lui dit-il, je vais faire du bruit, je vais alerter les

gardes.

— Ne t'inquiète pas, répond l'oiseau. Le mulot, ton ami, a fait le tour des pièces du château. Il vient de me l'apprendre : tous ces ivrognes dorment profondément.

La pie reprend son vol, se dirige vers la chambre de la belle dame. Là, si discrètement, elle frappe aux carreaux :

— Vite, madame, faites une corde de vos draps, Thibault vous attend pour s'enfuir avec vous.

La belle dame n'en croit pas ses oreilles... et obéit.

Il y a Thibault qui lime les barreaux de sa cellule, il sort, il est libre. Il y a la belle dame qui ouvre sa fenêtre et descend, épouvantée mais courageuse, le long de sa corde de soie. Elle est libre, elle aussi. Les voilà qui se retrouvent, se donnent la main comme s'ils étaient amants.

Vite !

Au petit matin, les douves sont gelées, ils les traversent.

Vite !

La pie vole et vole autour d'eux, tellement sérieuse, tellement attentive, tellement organisée. Elle a tout prévu. Le cœur de Thibault bondit une nouvelle fois. Devant lui, le cerf qu'il a sauvé des filets, accompagné d'une biche, les attend.

— Montez, dit la pie, ce seront vos montures. Hâtez-vous !

Le cerf portera Thibault, la biche la belle dame. La pie, pour sa part, se pose sur l'épaule du garçon. La fuite est rapide, personne ne parle.

Sauf Thibault. Une question lui trotte dans la tête :

— Qu'allez-vous devenir, madame, maintenant que vous avez quitté votre mari le baron ?

— Mais que dites-vous là ! Le baron Schwarzenfeld n'est pas mon mari, mais mon ennemi ! Je suis la femme du prince Luitpold. Le baron nous devait obéissance, mais il est trop fourbe, trop cruel pour se soumettre. Mon époux lui a déclaré la guerre et, pour se venger, le baron m'a fait enlever. Il m'avait laissé trois jours pour que je me donne à lui, de gré ou de force. Cette nuit était la deuxième. Vous êtes mon sauveur !

Certes, Thibault est le sauveur de la dame au doux visage. Il devrait en être heureux. Il l'est un peu, un peu seulement. Il s'était mis à rêver. À rêver qu'elle partirait au loin dans ses bras, qu'elle était amoureuse de lui. Elle l'est un peu, un peu seulement. Mais elle ne sera jamais à lui.

— Ah... vous êtes mariée, fait Thibault dans un soupir.

La belle dame et Thibault tentent de lutter contre le sommeil qui les gagne. Le froid les pique. L'équipage fond vers le château du prince Luitpold. Le sommeil prend la main des compagnons et les emporte dans leurs rêves.

À leur réveil, plus de pie, plus de cerf, ni de biche. Le matin est blanc, blanc de neige, blanc de brume. Thibault se souvient de chaque détail de la nuit, de son aventure, de la pie qui n'était pas aussi folle que cela.

La belle dame est dans les bras d'un homme qu'il ne connaît pas, son mari sans doute ; des hommes à cheval et en armure les entourent. Le prince Luitpold dit à son épouse :

— Je partais en guerre pour te délivrer !

— Mon sauveur, dit-elle, en montrant Thibault.

— Mon ami, fait le prince, en tendant sa main gantée de fer au garçon.

Thibault est très intimidé. Très triste aussi. Il voudrait ne plus être ici, garder le magnifique souvenir de cette dame et partir. Mais, d'abord, il voudrait manger. Manger, enfin ! Avaler, dévorer, se goinfrer, son estomac hurle famine.

Aussi, quand le prince le convie au château pour un banquet, Thibault accepte immédiatement.

— Tu es ici chez toi, ajoute le seigneur, pour la vie entière si tu le souhaites. Nous te devons bien cela.

Le ventre bien rempli, Thibault n'a plus guère de raisons de rester. Ses balles de jongleur l'attendent fidèlement dans ses poches. Il est temps de reprendre son métier, de retrouver son public, de rejoindre les villes et les villages alsaciens.

Il décide de partir sur-le-champ. Il remercie, du bout des lèvres, la belle dame et le prince, et quitte le château, le cœur serré.

« Ah, se dit-il sur le chemin, j'ai bien fait de partir. C'était un amour impossible. »



VIII

CHOUETTE SAGESSE

ÉCOUTE ! Toi qui viens du nord à travers les plaines ou du sud par l'autoroute, n'entends-tu pas quand le soir tombe ces souffles dans les buissons, ces froissements, ces branches qui craquent ? Crois-tu que ce sont des oiseaux ?

Non. Ce sont les esprits de la terre et des bois, les petits dieux des arbres, les elfes des champs et des fossés. Ils attendent que le soleil achève de faire flamber la chevelure des ormes pour secouer leur vieux dos, écarter leurs doigts et leurs orteils, et commencer leurs cavalcades. Ils dorment tout le jour au royaume souterrain de Diss le Sombre et ne s'éveillent qu'à la nuit.

Et moi, que tu entends chanter, qui emplis ton cœur de mélancolie quand au crépuscule tu traverses nos forêts par les grandes allées rectilignes, sais-tu qui je suis ?

Écoute ! Je vais te conter comment les vieux dieux gaulois se sont tus, et comment moi, insouciant petite déesse, je suis devenue Chouette Sagesse.

En ce temps-là, la France n'existait pas encore, ni cette région en plein centre de la France qu'on appelle maintenant le Berry. C'était alors le territoire d'un peuple gaulois, les Bituriges, ouvert au nord sur de vastes étendues, bordé à l'ouest par un pays d'étangs et de marécages, appuyé au sud-est à des contreforts montagneux, couverts d'une végétation courte et hirsute.

Les Bituriges aux longs cheveux avaient défriché des clairières, construit villes et villages, ils labouraient, forgeaient, faisaient du commerce en empruntant le cours des rivières ou les belles routes droites tracées par les Romains. Car depuis qu'ils avaient été vaincus à la guerre, ils subissaient l'occupation de Rome.

Voilà si longtemps qu'ils courbaient la nuque ! Ils avaient fini par s'y faire et s'étaient mis à la mode romaine, réservant leurs pensées intimes pour le plus secret de leurs nuits. Ces Gaulois parlaient comme

des Romains, ils mangeaient comme eux couchés sur des lits, et comme eux portaient tunique. Ils en oubliaient leurs vieilles coutumes, abandonnaient peu à peu les cultes anciens. Ils s'étaient mis à sculpter dans la pierre des idoles à visage humain qui auraient fait éclater de rire leurs ancêtres. Lors du combat, disaient-ils, leurs dieux les avaient trahis. Comme pour se venger, ils les enfermaient dans des temples au cœur des cités, et leur donnaient même des noms romains.

Les dieux de la Gaule n'étaient pas contents. Se faire appeler Mercure, quand on a été Lug, c'était comme endosser l'habit d'un autre ! Ou Jupiter, quand on a été Taranis ! Quelle honte ! Ils enrageaient. Ils se sentaient à l'étroit dans ces noms étrangers, comme dans des vêtements aux coutures trop serrées, eux dont on ne devait même pas prononcer le nom, qu'on n'avait droit de désigner que par des périphrases : « Celui qui dirige la Guerre », « Celui qui donne la Lumière », « Celui qui est Maître du Monde ». Ils étouffaient dans les temples qu'on leur construisait, eux qui avaient coutume d'être adorés à l'air libre, qui aimaient les offrandes de fruits sous les feuillages ou les sacrifices sanglants sous le toit du ciel. Ils découvraient avec stupeur ce corps qu'on leur attribuait, cette figure pareille à la figure de l'homme, eux dont la puissance montait vers les nuages à travers le tronc des chênes.

Les dieux se disputaient : comment en était-on arrivé là ? à qui la faute ? Pourquoi « Celui qui dirige la guerre » n'avait-il pas davantage soutenu les Bituriges dans la bataille ? Esus le Combattant n'était-il qu'un dieu faible ? Et « Celui qui donne la Lumière » ne pouvait-il remettre la cervelle des hommes en place ? Seul Diss le Sombre ne disait rien, Diss le Riche, « Maître des Nuits et Père des Hommes », qui recueille toutes les vies dans son ample manteau, sous la terre. Pour lui, le monde ne change pas, sa moisson est toujours bonne.

Qu'ils étaient ennuyeux ! Leurs banquets n'en finissaient pas. Ils attendaient que montent vers eux les fumées des sacrifices que leur offraient les hommes. Mais les sacrifices se faisaient de plus en plus rares, les fumées se laissaient attendre. Les dieux pâlissaient de faim. Alors, ils recommençaient à se quereller, à s'accuser les uns les autres :

— Dans le temps, nous n'aurions jamais permis une chose pareille, disait l'un. Les hommes, on les aurait foudroyés.

— Ah oui ? répondait l'autre. Et qui nous aurait nourris ?

— Il faut s'adapter au monde moderne, déclarait un troisième.

— Il faut revenir aux bonnes vieilles valeurs d'autrefois, répliquait une divinité aux allures de fossile.

Moi, je m'en fichais. Dernière-née parmi les dieux, j'étais jeune, l'odeur du sang ne m'enchantait pas, je préférais les fruits à la viande.

Je n'avais pas besoin qu'on m'adore et ne rêvais que d'une chose : être amoureuse.

Justement. Cette fois-là, tandis que les dieux se disputaient, je grignotais quelques fruits en regardant ailleurs.

C'est alors que je l'aperçus : jeune, beau, un fils des hommes. À l'évoquer, le cœur me bat encore ! La taille haute, ses longs cheveux rejetés sur la nuque, une peau de loup sur sa tunique de laine. Que faisait-il au milieu des forêts ? Aussitôt, j'essayai d'attirer son attention. Je dansai devant ses yeux dans les rayons du soleil. Je fus la pluie d'été sur sa peau et l'arc-en-ciel qui irise les nuages. Tapis de fleurs, je me couchai sous ses pieds. J'empruntai leur voix à la grive et au rossignol pour enchanter son oreille. Je fis bruire la multitude des feuilles. Et même, je pris la forme d'une fille des hommes. Un jour qu'agenouillé près d'un ruisseau il buvait au creux de sa main, je lui apparus toute nue, dans la fraîcheur de mes primes années. Rien n'y fit. Il ne me voyait pas. On aurait dit que le monde ne l'intéressait pas. Il regardait en dedans. Il avait équarri deux troncs, en avait fait une croix, l'avait plantée en plein centre d'une clairière, non loin de sa cahute. Il passait le plus clair de son temps devant cette croix, assis sur ses talons. Honorait-il un dieu nouveau ? Quel étrange symbole !

Nuit après nuit, Diss l'Obscur étendit son manteau sur le monde. Mon amour se perdait en méditations. Rien qu'à le contempler, mon cœur se déchirait. Il ne m'avait pas encore aperçue.

Un matin, un fracas me parvint des confins de la forêt : un piétinement, des chocs de métal. Je distinguai entre les fûts des arbres une troupe qui s'avancait, des soldats de Rome avec des mines d'assassins. Ils brandissaient des javelots, tenaient des chiens en laisse, s'interpellaient à grands cris. Mon amour n'avait rien entendu. À l'accoutumée, il priaït devant sa croix, dans la lumière du jour nouveau. La cohorte progressait à grande allure, tirée en avant par les chiens. Bientôt elle serait sur lui.

— Thalaze, Thalaze, criaient-ils, rends-toi, ton compte est bon !

Il s'appelait donc Thalaze ! Et j'apprenais son nom par la voix de ces brutes ! Lui venait juste de s'aviser de leur présence, s'affolait, cherchait par où s'enfuir, de quoi se défendre. Trop tard ! Deux hommes débouchaient dans la clairière, un meneur de chiens et un autre, le javelot à l'épaule.

— Pas un geste ! cria l'homme au javelot.

Thalaze s'était figé.

— Tue-le ! jeta l'autre.

Moi, pauvre petite déesse sans importance, que pouvais-je faire ? Je n'eus pas le temps d'y penser. Une invocation jaillit en moi :

— Diss Père, Maître des Nuits, engloutis ces monstres !

À peine ces mots s'étaient-ils éteints que la terre se révolta, s'ouvrit comme une bouche et tout s'engouffra dedans, arbres, hommes et chiens. Quand la poussière se fut dissipée, à la place de ce coin de forêt se creusait une fondrière, semblable à une cicatrice.

Thalaze était sauf.

Toi qui m'écoutes, que crois-tu qu'il fit ?

Il se jeta aux pieds de cette croix qu'il adorait comme son dieu, l'étreignit à deux bras et lança vers le ciel louanges et chants de gratitude. Peu après, il estima sans doute être hors de danger et quitta la forêt. Je ne le revis plus.

À dater de ce jour, je devins aussi grise, aussi triste qu'une vieille déesse ridée. Je m'étiolais. Les dieux se désolaient de voir ainsi se ternir ma jeunesse. Eux-mêmes ne valaient guère mieux : plus personne ne se s'occupait d'eux. Amorphes, couleur de pluie, on aurait dit une troupe de nuages de novembre. Ils eurent encore la force de m'envoyer du côté des Bordes, un hameau situé non loin de l'actuelle ville d'Issoudun.

— Tu seras leur déesse tutélaire, ça t'occupera, me dirent-ils. Et ça te changera d'air.

Pour ça, c'était de l'air, et du bon ! Une plaine grasse, d'une monotonie assurée, des labours, quelques vagues plis de terrain, des alignées de peupliers au bord des ruisseaux, et derrière une colline, un hameau qui n'avait guère besoin de moi. Les bons gros paysans, l'œil malin et le nez rouge, parlaient une langue quasi incompréhensible tant ils roulaient les "r", et se souciaient comme d'une guigne des dieux de la Gaule. Ils avaient à leur disposition une population de génies locaux, qu'ils appelaient à la rescousse à tout propos, pour la fertilité de leurs champs, de leurs vaches, de leurs femmes. Ils recouraient à une panoplie de tours de magie, de marmonnements, d'onguents et de ruses pour ce qui concernait les maladies et les choses de l'amour. Du matin au soir, la vie était un perpétuel marchandage, une sorte de commerce avec les petits dieux des campagnes. Ces vauriens, gnomes, lutins et follets, étaient de joyeux lurons qui hantaient fossés et fenils, s'amusaient à affoler les vaches ou à passer comme des courants d'air dans les écuries. Je me laissai gagner par leur gaieté. À quoi bon gâcher ma jeunesse ? Je décidai d'oublier. Et j'allai en leur compagnie effrayer les chevaux, souffler la bise dans les âtres ou, déguisée en vieille pie, cogner du bec à la porte des masures. Ces folies atteignaient leur comble à l'époque des

vendanges, quand les vapeurs de moût de raisin nous enivraient.

Était-ce en cette saison ? Un de ces jours où les jeunes gens pataugent jusqu'aux genoux dans les grappes pour en extraire le jus ? Quand je sortis de mon ivresse, je fus frappée par le silence. Les corbeaux tournoyaient au-dessus du village. Je me précipitai. Les traces mêlées d'un cortège de chevaux menaient droit à la place. Autour, les champs étaient piétinés. Il n'y avait plus âme qui vive. Maisons et greniers étaient éventrés, les corps gisaient sur le sol. Tout était mort. Les pillards étaient venus, s'en étaient retournés. Mes compagnons de jeux n'avaient rien vu, rien sauvé. Et moi, je dormais.

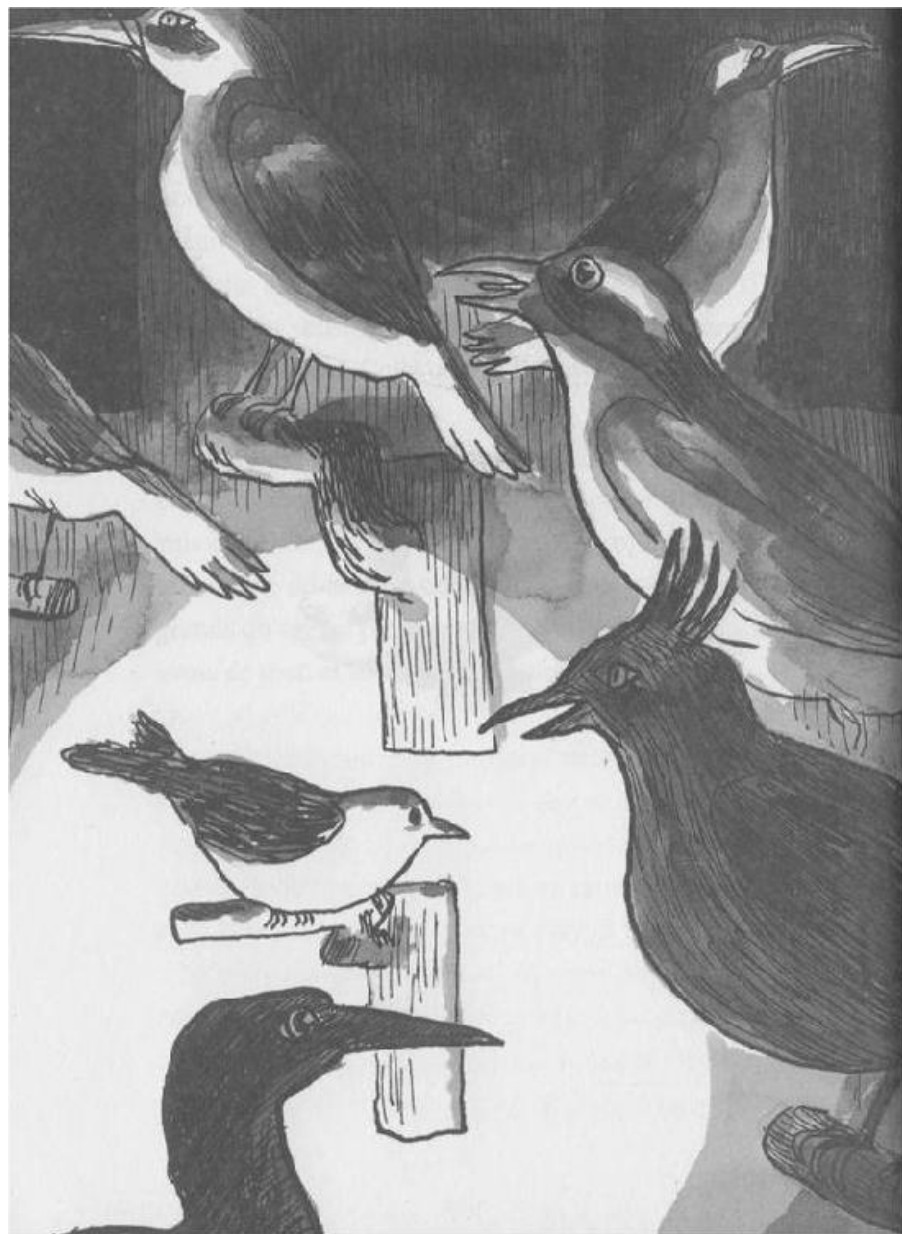
Je quittai le village et regagnai la forêt. Elle aussi était silencieuse. Vide. Indifférents au malheur des hommes, les vieux dieux gaulois s'effaçaient parmi les feuillages. Les hommes les oubliaient. L'ancien monde disparaissait. Dans la clairière, la croix se dressait toujours. Mais que lui dire ? J'étais seule. Il était tard.

— Diss Père, demandai-je, prends-moi dans ton manteau.

Alors Diss le Sombre ouvrit pour moi cette cicatrice enfouie dans l'humus, trace de mon amour. Il délivra la peine que j'avais tâché d'enfouir. Il me donna des yeux immenses, pour percer l'obscurité et comprendre ce qu'on a du mal à comprendre, la vie et son énigme, la souffrance. Il couvrit mon corps d'un duvet de douceur. Il me donna naissance, à moi, Chouette Sagesse, et m'abrita dans un berceau d'ombre. Quand, à la tombée du jour, l'Obscur lance la Nuit sur le monde, je sors des plis de son manteau et prends mon vol. Je plane sur les maisons des hommes, j'entends leurs rêves, j'écoute quand ils pleurent et quand ils s'amusent. Je n'oublie rien, j'emplis mes yeux de ce qu'ils vivent et j'essaie d'y trouver un sens. Je chante quand ils se reposent. Je suis la Vigilante, Celle qui Veille lorsque tout dort.

Si tu m'entends quand le soir tombe, ne t'effraie pas ! Je pleure mon amour perdu. Écoute plutôt ! Je suis cette aile qui frôle les arbres, les collines, je suis la caresse de la nuit sur ta joue. Mes yeux sont si grands qu'on les prend pour des flammes. Je me souviens de tout, et je sais tant d'histoires...





IX

QUI DEVIENDRA ROI DES OISEAUX ?

IL Y A DE CELA BIEN DES ANNÉES vivait dans la bonne ville de La Châtre, en Berry, un homme qui savait parler aux oiseaux. Il aimait tant leur compagnie qu'il mit à leur disposition la plus haute salle de son château. Les fenêtres restaient ouvertes en permanence. Ils trouvaient là provende(10) à volonté, perchoirs pour se jucher, si bien qu'ils décidèrent d'y établir le nichoir royal. Les choucas, cantonnés sous les toits, assuraient la garde.

Lors des conseils, quand par exemple il s'agissait d'élire un nouveau souverain, le bienfaiteur des oiseaux était convié aux débats. Chacun donnait son point de vue, et les délégués des différentes espèces choisissaient pour roi le plus avisé d'entre eux. Quand mourait un monarque, quelque brillant seigneur, parfois même un oiseau plus modeste, plutôt que de lui élever un tombeau ou une statue comme on fait chez les humains, le bonhomme le faisait naturaliser. Le défunt, dûment empaillé, prenait place sur un perchoir d'honneur. Ainsi, les délibérations du conseil avaient lieu sous l'œil des ancêtres. Grâce à ces usages pleins de sagesse, le peuple des oiseaux était bien gouverné et vivait en paix.

Hélas, l'homme qui parlait aux oiseaux mourut. La ville hérita du donjon et décida d'en faire un musée. Au rez-de-chaussée, on installa une gardienne, la vieille Noémie. On consacra la salle du premier étage aux œuvres et portraits des artistes de la région. La salle du second accueillit les cornemuses, les vielles ventruées, incrustées d'ivoire, d'ébène et de nacre, et quantité de costumes de l'ancien temps : limousines, capiches et coiffes finement tissées et brodées. Quant à celle du troisième, qui contenait une si superbe collection d'animaux à plumes naturalisés, elle fut désignée Salle des Oiseaux.

Son trousseau de clés en main, la vieille Noémie précédait les

troupeaux de touristes dans l'escalier en colimaçon. Elle fourrageait dans les énormes serrures, la clé tournait en grinçant, les portes ferrées pivotaient sur leurs gonds et livraient passage aux visiteurs.

Les oiseaux n'aimaient pas cela. Mais pas du tout. Allait-on devoir quitter le château ? Retourner vivre comme autrefois dans quelque ruine pleine de courants d'air, dans quelque mesure à moitié écroulée ?

— Pas d'affolement, fit le roi, un vieil épervier moustachu. Il s'agit de réfléchir. Tenons conseil. Après tout, ces gens qui viennent en visite ne risquent de nous importuner que quelques moments par jour.

— Et quelques jours dans la semaine, ajouta la pie grièche.

— Et seulement à la belle saison, lança l'alouette. Car je peux vous le dire, moi qui vole à l'aplomb des champs : cette espèce d'hommes qui se promènent, je la vois nombreuse en été, sur les routes. Mais en hiver, les campagnes sont désertes !

— Ce serait dommage de laisser notre logis pour un peu de dérangement, roucoula une palombe en rentrant le cou dans ses plumes.

— Et d'abandonner nos ancêtres, jeta un milan d'un ton hargneux.

Avec un bel ensemble, tous les becs, tous les yeux se tournèrent vers les ancêtres : la serre crispée, le bec acéré, des alignées de rapaces empaillés dominaient le menu peuple de leur arrogance.

— Ça me donne une idée... chuinta l'épervier.

— À moi aussi, siffla une buse.

— On pourrait prendre la pose... fit un vanneau en redressant sa huppe.

Il s'y voyait déjà !

— On pourrait faire semblant d'être des oiseaux de collection, nous aussi ! cuicuita une bergeronnette en hochant de la queue.

— De toute façon, piailla une sterne, les touristes n'y verront que du feu ! Ils n'ont de regard que pour ces balourds de cygnes et ces deux grandes bringues d'autruches.

En effet, de part et d'autre de l'immense cheminée, se tenait un couple de cygnes figés à tout jamais. La mère portait sur son dos, entre ses ailes, des poussins duveteux, immobiles eux aussi. Quant aux autruches, nul ne se souvenait comment elles étaient arrivées là. Mais en plein milieu de la salle, avec leurs pattes gigantesques et leurs plumes bleutées, fatalement, elles attiraient l'œil.

— Qu'il en soit ainsi ! ordonna l'épervier de sa voix enrouée. En cas d'alerte, que chacun tienne son rôle et se rende pareil à une statue. Qu'il garde un parfait silence, une parfaite immobilité. Qu'on vérifie quand même les issues. Héron, assure-toi de pouvoir toujours ouvrir

cette fenêtre mal jointée avec ton bec. Vous, pics, contrôlez le couloir de communication de la cheminée. Et vous, choucas, doublez les rondes.

Ils volèrent à leur poste. Le héron cendré fit des essais d'ouverture de la fenêtre en jouant du bec comme d'un levier. Le commando des pics inspecta la cheminée. Tout était en ordre. Les sorties étaient assurées. La vie reprit son cours.

Vu son âge et la hauteur des étages, la vieille Noémie évitait de monter jusqu'à la Salle des Oiseaux. Elle n'y faisait que de rares apparitions. Et les visiteurs furent moins nombreux qu'on aurait pu craindre. L'hiver, on ne voyait personne. À la belle saison, on entendait de loin les cavalcades des enfants, les pieds lourds des adultes et leur souffle bruyant. L'alerte était donnée. Les oiseaux se mettaient en position : les aigles présentaient leur profil, le héron tendait la jambe et faisait descendre sur ses yeux ternis deux paupières fripées, le faucon crécerelle prenait sa posture de vol, ailes en "V" et queue largement déployée comme le Saint-Esprit.

Tout se passait alors selon les prévisions. À peine dans la salle, les enfants tiraient les grandes personnes par la manche pour les amener devant les cygnes, passaient un doigt timide sur le duvet des poussins, puis couraient s'abriter sous le ventre des autruches et comparaient leur petite taille aux grandes pattes écailleuses.

Quelques minutes de ces jeux, et bientôt les intrus redescendaient. La porte retombait lourdement. Un tour de clé dans la serrure. On pouvait respirer et reprendre ses occupations. Imperturbablement, aux abords des toits, les choucas poursuivaient leur garde.

Hélas ! L'épervier, roi des oiseaux, mourut à son tour. Il y eut, cette nuit-là, un déchirant concert de hululements : les chouettes-pleureuses menaient le deuil. Puis vint une période d'incertitude. Le perchoir royal était vacant. La crise de succession, ouverte.

La vie clandestine aiguise les frustrations, les rancœurs, et l'homme qui parlait aux oiseaux n'était plus là pour donner son conseil. Ce fut la guerre de tous contre chacun : des princes de la nuit contre les princes du jour, des princes des airs contre les princes des eaux, des rapaces qui se croyaient un droit naturel à gouverner contre l'ensemble des autres, du parti des terres contre le parti des étangs. La déléguée des marais se fit traiter de bécasse, la poule d'eau de mémère, l'engoulevaient de face de crapaud, les insultes volaient et les plumes aussi. On en oubliait les règles élémentaires de sécurité, la salle ressemblait à un champ de bataille, on était au bord du désastre.

Au milieu de ce concert de cris, on entendit soudain une petite voix perçante :

— Moi aussi, je veux être roi.

Ce fut la stupeur. Le silence s'abattit sur l'assemblée, les têtes se levèrent, cherchant d'où elle venait. Enfin, on aperçut, agrippée tout en haut du manteau de la cheminée, une minuscule boule de plumes.

La petite voix reprit :

— Le pouvoir doit appartenir au plus intelligent. Une houle de paillements secoua la gent ailée, les jabots se gondolaient, on claquait du bec, on s'étouffait, on n'en pouvait plus.

— Qu'est-ce qu'il a dit, qu'est-ce qu'il a dit ? demandait un vieux hibou, à demi aveugle et sourd.

— Il n'y a pas de perchoir à ta taille ! lança le grand duc, en hérissant les aigrettes qui lui tenaient lieu de sourcils. Un roi, on doit le remarquer !... Et il gonfla ses plumes d'un air avantageux. Toi, on risquerait de te confondre avec une mouche.

La vague de cris souleva l'assemblée de plus belle. Mais la voix pointue domina le vacarme :

— Vous êtes incapables de vous mettre d'accord. Un de ces jours, Noémie fera irruption au milieu de vos disputes, et c'en sera fini de notre vie de château. Nous n'aurons plus qu'à prendre la fuite.

L'argument porta.

— Qu'est-ce que tu proposes ? questionna le geai de sa voix rêche.

— Une compétition sportive. Ce n'est pas la couleur des plumes qui doit nous départager, ni la beauté, la taille ou je ne sais quoi d'autre. Nous sommes des oiseaux. Notre nature, ce qui nous distingue des autres animaux, c'est d'avoir des ailes. Volons donc. Je propose d'instituer les Grands Jeux Ailés.

Un murmure approbateur se fit entendre, on s'ébroua, on frémit des plumes. L'orateur reprit :

— Sortons de ce palais, au grand air. Que chaque espèce choisisse ses champions, et que celui qui volera le plus haut et le plus longtemps soit roi.

Tous les becs poussèrent un soupir de soulagement : on tenait la solution, on s'accordait enfin sur quelque chose.

L'organisation des Jeux ne fut pas une mince affaire.

— Nous ne décollons pas du sol, protestaient les rapaces. Il nous faut une hauteur, un grand arbre, un édifice élevé, quelque chose, quoi, d'où nous puissions prendre notre élan... une rampe de lancement !

— Il nous faut de grandes plaines, jacassaient les vanneaux.

— Et nous, des bosquets, gazouillaient les mésanges.

— Et nous un plan d'eau, cancanaiement les oies.

Enfin, ce fut le jour J. Le conseil au grand complet quitta la tour.

Des quatre coins de l'horizon confluaient les délégations. Chaque espèce avait sélectionné ses meilleurs planeurs et ses champions d'altitude. Les concurrents se retrouvèrent sur le terrain choisi.

Et l'on donna le coup d'envoi aux Grands Jeux Ailés.

La chouette chevêche, réputée pour sa sagesse, arbitrait la compétition. Beaucoup furent éliminés dès les premières épreuves. Les oiseaux des marais battaient frénétiquement des palmes à la surface des eaux et décollaient à grand-peine. Les échassiers s'élevaient avec grâce et les oies sauvages couvraient de longues distances, mais les uns et les autres ne pouvaient voler qu'en bandes. Les oiseaux des champs, étourneaux, alouettes et autres passereaux ne pouvaient prétendre voler très haut. Ils décidèrent de confier leur destin au plus léger et au plus malin d'entre eux.

C'est ainsi que deux concurrents se retrouvèrent en lice : l'aigle et le petit orateur.

L'aigle était vexé. Il refusa de saluer son adversaire. Il chaussa ses bottes de vol les plus légères et se rendit d'une aile hautaine sur l'aire de décollage. La météo était bonne, des courants ascendants d'air chaud emportaient le moindre pollen jusqu'aux nuages. On donna le signal. L'aigle prit son élan et déploya toute son envergure. Porté par les vents, la queue en gouvernail, il s'éleva sans effort. Ses rémiges(11) écartées semblaient palper l'air. On le vit bientôt décrire des cercles majestueux à une hauteur vertigineuse. Il poussa un cri aigu qui retentit sur la plaine :

— Je suis le roi !

— Mais non ! flûta une voix malicieuse. Regarde au-dessus de toi.

Au-dessus de lui, en effet, une boule de plumes guère plus grosse qu'un papillon vibrait des ailes et se livrait à une série de cabrioles. Plus l'aigle montait, plus le petit espiègle semblait trouver le jeu amusant. Et pour cause ! Il montait avec son rival, confortablement installé sur son dos, et ne décollait que pour quelques pirouettes. Au bout de longues heures d'efforts, l'aigle dut s'avouer vaincu. Les ailes pendantes, il fit un atterrissage brutal, tandis que son concurrent virevoltait encore au-dessus de sa tête. Tout ce que l'assemblée comptait de petits oiseaux, pinsons, fauvettes, verdiers, grimpereaux, se mit à siffler, à rouler des trilles, à battre des ailes et sauter de joie. La gent rapace était moins enthousiaste. Buses, faucons, éperviers s'enfonçaient dans leurs plumes d'un air maussade, les hiboux feignaient un profond sommeil. Mais la règle était la règle. Les Grands Jeux Ailés s'achevaient sur la victoire du plus petit de tous les oiseaux.

La chouette chevêche proclama les résultats :

— Voici le plus faible et le plus futé d'entre nous, qui a triomphé par son intelligence. Voici notre roi !

Et chacun dans sa langue acclama le roi.

— Et maintenant, poursuivit la chevêche, que l'on se rende au palais. Que l'on tende entre deux perchoirs un jonc très mince, pour que le plus minuscule de nos souverains puisse s'y agripper et y jucher Sa Majesté ! Que l'on prépare le millet pour son festin et que la viande soit servie en abondance aux rapaces ! Que merles et grives essaient leurs fifres, que les butors puisent l'air au fond de leurs poumons, que l'on offre une eau claire au rossignol pour que sa voix soit pure, et que les musiciens nous régalent ce soir d'un concert !

On se rendit au château. Les délégués de toutes les espèces escortèrent le roi que l'on portait dans une balancelle de feuilles et de duvet. Il y eut banquet. La chère y fut si bonne, le concert si vif et plaisant, et l'autorité du nouveau monarque se montra si légère que les rapaces retrouvèrent leur bonne humeur.

Ainsi commença le règne du Roitelet.



Danielle Bassez

Elle est née en 1946, dans le Berry, à Châteauroux, où elle a accompli toute sa scolarité. Elle a ensuite poursuivi des études de philosophie à La Sorbonne et à l'École Normale Supérieure de Fontenay-aux-Roses. Dans le même temps, elle faisait ses premières tentatives littéraires. Elle vit actuellement à Grenoble et enseigne la philosophie. Elle consacre son temps à l'écriture, ainsi qu'à la langue et à la culture grecques. La plupart de ses livres sont publiés par Cheyne éditeur, dans la collection « Grands Fonds ».

Jacques Lindecker

Il n' imagine rien d' autre que de lire et d' écrire des livres.

Et pourtant, à 42 ans, écrivain est déjà son quatrième métier. Il a d'abord été instituteur, conseiller d'orientation et journaliste. Alsacien, il a quitté sa terre natale pour Paris puis pour la villa Médicis, à Rome, avant de regagner son village, où il vit aujourd' hui. Il est papa de deux petits garçons.

Denis Montebello

Il est né en 1951 à Épinal. Il habite aujourd'hui à La Rochelle où il enseigne la littérature.

Il est l'auteur de poèmes, de récits et de romans pour adultes.

Benjamin Bachelier

Benjamin Bachelier aussi est un animal magique : c'est le lévrier de l'illustration, plus rapide à dégainer le crayon que Lucky Luke à sortir son colt !



-
- 1 Trou.
 - 2 Chétive, cela veut dire en Poitou « mauvaise », « méchante ».
 - 3 Épervier : filet de pêche lesté de plomb qu'on lance au-dessus des eaux, puis qu'on replie.
 - 4 Torque : collier de métal, rigide et de forme circulaire, porté par les Gaulois.
 - 5 Frac : habit d'homme qui se termine derrière par deux pans.
 - 6 Arlequin, Gambette, Combattant, Culblanc, Aboyeur, etc. : les Chevaliers sont des échassiers qui fréquentent les étangs de Brenne.
 - 7 Maquignon : marchand de bétail.
 - 8 Carroir : carrefour.
 - 9 Changeuses : femmes du village qui s'occupent de la toilette des morts.
 - 10 Provende : provisions de vivres.
 - 11 Rémiges : plumes de l'extrémité des ailes qui permettent à l'oiseau de capter les courants et de moduler son vol.